

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNEE.—No 863

MONTREAL, 17 NOVEMBRE 1900

5c LE No

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRE

Dessin de Edmond-J Massicotte

Oscar Dunn

Né en 1844 au Coteau-du-Lac. Mort en 1885 à Québec. Secrétaire du département de l'Instruction Publique. Journaliste de langue française très distingué

MONTRÉAL, 3 NOVEMBRE 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"

42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.10 Payable d'avance

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

CONCOURS DE NOUVELLES CANADIENNES

SUJET ET CONDITIONS

Sujet : Une nouvelle canadienne, historique ou non, ne dépassant pas quatre colonnes de notre journal.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 17 novembre exclusivement. Ils devront porter le nom et l'adresse de l'auteur. Ils seront jugés par trois personnes compétentes et complètement désintéressées.

Les manuscrits primés deviendront la propriété du MONDE ILLUSTRÉ. Les autres seront rendus s'ils sont accompagnés des timbres nécessaires pour l'affranchissement.

PRIX

Douze prix seront accordés.

1er prix : une médaille d'argent ; 2ème prix : un an d'abonnement ; 3ème prix : 8 mois d'abonnement ; 4ème prix : 6 mois d'abonnement ; 5ème prix : 4 mois d'abonnement ; sept autres prix de trois mois d'abonnement chacun.

NOTRE GALERIE NATIONALE

La publication de nos portraits historiques ayant reçu l'approbation du public, nous allons tâcher de rendre cette galerie aussi complète que possible, et nous avons l'espoir qu'elle deviendra un véritable monument élevé à la gloire de notre nationalité. Le choix judicieux des portraits, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la notice biographique qui les accompagne, tout en un mot, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens français, tous les patriotes, devraient encourager en la recommandant.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal	Portrait
847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Lafleche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain.
852	Sir George-Etienne Cartier.
853	Marie-Madeleine de Verchères.
855	Alphonse Lusignan.
857	Montcalm
860	Honoré Mercier
863	Oscar Dunn

La vertu tire sa gloire des persécutions, comme le drapeau de ses lambeaux déchirés.—F. MISTRAL.

Quand la conscience parle, il ne faut écouter qu'elle et la suivre ; tant pis si le chemin par où elle vous mène n'est pas toujours sans épines et sans douleurs.—ALBERT DURUY.

LE DOCTEUR CREVIER

II

Je ne tiens pas à faire de science abécédaire, mais avant de parler des autres découvertes ou notre compatriote le docteur Crevier a devancé ses illustres confrères de l'Europe, disons un mot de cette planète Mars grâce à laquelle il aurait pu devenir célèbre, s'il n'eût pas été si timide et si modeste.

Des cent vingt-trois planètes aujourd'hui cataloguées sur la carte de notre système solaire, sept seulement étaient connues des anciens. Ce sont, par ordre de distance du soleil : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune.

Je ne mentionne pas la Terre, qui, tout en ayant été naturellement connue la première, n'a été rangée au nombre des planètes que depuis Copernic.

Or de toutes ces planètes — les seules qui soient visibles à l'œil nu — Mars est celle qui par sa position cosmographique, la durée de ses révolutions annuelles et diurnales, et enfin par l'inclinaison périodique de son axe de rotation, produisant comme ici-bas la variété des saisons, présente le plus d'analogie avec la petite boule roulante sur laquelle notre humanité peine, trime, se débat et s'entre-tue avec art et progrès.

Sa révolution diurnale, surtout, est à peu près la même, ses jours n'étant que d'environ quarante minutes plus longs que les nôtres.

Cette analogie remarquable entre notre Terre et la planète Mars a toujours valu à celle-ci une attention toute particulière de la part de nos astronomes. Ils l'ont toujours étudiée avec un intérêt spécial ; et plusieurs en ont fait le point de départ de leurs observations scientifiques les plus importantes.

Képler entre autres. C'est en suivant pour ainsi dire à la piste les mouvements de Mars, qu'il découvrit la forme elliptique de l'orbite planétaire, et en déduisit les trois formules qui sont aujourd'hui les bases principales de la science astronomique moderne.

Rien de surprenant donc que les partisans de la pluralité des mondes habités aient dirigé principalement de ce côté leurs travaux d'investigation : la proximité relative de la planète facilitant d'ailleurs ces recherches.

Ils se disaient : Mars se trouvant à peu près dans les mêmes conditions que la Terre, ses habitants, s'il y en a — chose à peu près certaine — doivent se rapprocher beaucoup, par leur nature, des habitants de la Terre. Donc, combinons tous nos efforts dans cette direction, et qui sait où le génie, le calcul, le hasard, ou même toutes ces choses à la fois, peuvent nous conduire !

En sorte que, depuis nombre d'années, on s'est considérablement occupé de nos voisins inconnus, les habitants de la planète Mars.

Et voici même un savant allemand qui est en train, dit-on, de construire un véhicule automobile pour aller leur faire visite.

Une nouvelle publiée par un journal de Paris — le *Pays*, si je ne me trompe — créa, vers 1866, une excitation intense dans le monde des savants, en annonçant — sous toutes réserves d'ailleurs — qu'on avait découvert, au fond d'une mine d'Amérique, le cadavre pétrifié d'un citoyen de la planète Mars, contenu dans l'intérieur d'un aéroïthe, qui aurait été, par quelque phénomène volcanique ou autre, projeté dans l'espace, pour venir s'échouer sur notre globe.

Ce qui faisait conclure à l'origine ultra-terrestre du cadavre en question, c'était surtout sa conformation physique particulière : il était orné d'une trompe en plein visage.

On voit cela d'ici : un homme avec une tête d'éléphant ! Cela enfonce les fameux rats envoyés d'Alger pour mystifier les pontifes de l'Académie des Sciences.

Vous savez, ces rats auxquels on avait appliqué et fait reprendre au bout de leur nez l'appendice caudal traîtreusement enlevé à quelque congénère...

Mais, dans le cas qui nous occupe, on finit par découvrir que l'aéroïthe en question n'était qu'un tombeau, et cette trompe un trompe-l'œil — je dirais une erreur, si je ne craignais qu'on ne me soupçonnât l'intention de faire un barbare calembour.

Dans la planète Mars comme ailleurs, des hommes *trompés*, cela doit se voir quelquefois ; mais des hommes à trompe, cela me paraît moins probable.

Il me semble que la création a fait assez de malheureux qui n'y voit pas plus long que leur nez, sans augmenter encore la difficulté, en allongeant ainsi cet organe par des développements supplémentaires.

Pour revenir au docteur Crevier, il n'eût même pas la satisfaction de voir les plus grands astronomes du monde rendre un hommage indirect à sa perspicacité, en enregistrant dans les archives scientifiques — au nom d'un autre, bien attendu — ce que, lui, avait constaté, découvert et noté quinze ans auparavant dans sa modeste étude de médecin, à l'aide d'instruments fabriqués de ses propres mains, et sans le secours de ce que les centres européens peuvent offrir de facilités de toutes sortes pour les investigations de cette nature.

Les célèbres canaux de Mars, autour desquels on a fait tant de bruit depuis, je les connaissais longtemps avant que le bulletin de la Société Astronomique de France en eût fait mention.

J'en avais vu les dessins détaillés, tracés au crayon [*cuique suum* !] par la main de mon vieil ami Crevier.

LOUIS FRÉCHETTE.

A suivre

L'ŒUVRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

C'est à l'église que revient l'honneur d'avoir inspiré les grands génies qui ont doté le monde de nombreux chefs-d'œuvre.

Ses cérémonies grandioses, qui revêtent un cachet de poésie toute divine, captivent ; la somptuosité de ses décors, impressionne et transporte vers le sublime ; ses enseignements qui nous parlent de charité, ennoblissent et font naître, comme par enchantement, ces œuvres admirables que nous aimons et que les siècles à venir ne cesseront de louer.

C'est l'âme remplie de ces sentiments que saint Jean-Baptiste de la Salle reçut l'inspiration de fonder ces écoles où la jeunesse va apprendre à prier et à aimer sa patrie. Œuvre déjà immense et toujours admirable, parce qu'elle étend ses bienfaits jusqu'aux pauvres, jusqu'aux plus petits de la société.

* *

Tout prédestiné, ressent en son âme, un appel incessant qui l'attire, le captive, le pousse vers un but qu'il ne fait d'abord qu'entrevoir, et vers lequel le convie la volonté de Dieu qui parle en son cœur. C'est dans ces moments qu'il s'écrie : Mon Dieu que voulez-vous de moi !... Mon Dieu dirigez mes pas !... Saint Jean-Baptiste de la Salle allait alors s'agenouiller devant Notre-Dame du Bon Conseil pour lui demander les grâces nécessaires pour mener à bonne fin, les vœux que Dieu avait sur lui.

Sa vie était hantée par cette aspiration de voir un jour l'œuvre que Dieu lui avait inspirée, grande et prospère. Et la bénédiction de là-haut a secondé son zèle ardent, car, il y a des Frères qui enseignent aujourd'hui dans toutes les parties du monde.

* *

L'homme qui se fait un devoir de travailler pour la

plus grande gloire de Dieu, ne rencontre, hélas ! trop souvent sur sa route, que rebuffades et moqueries qui ont le caractère de la persécution. Mais, si le Grand Maître des destinées, a permis l'existence de tels méfaits qui semblent entraver sa marche, et le portent quelquefois presque au découragement, il a aussi placé des personnes éclairées qui l'encouragent par leurs bons conseils, et même, qui ne craignent aucunement de se dire leurs défenseurs.

C'est ainsi que son cœur se forme à l'idéal qu'il rêve. La nature humaine a besoin de ces déboires pour lui faire voir la vérité, la vraie lumière. D'ailleurs ici-bas, tout ce qui tend à faire le bien doit s'attendre à la critique, — même quelquefois à la calomnie, — c'est, comme je l'ai dit, une nécessité, — c'est là aussi une preuve certaine que Dieu veille sur lui puisqu'il permet les épreuves.

* *

Il n'y a pas d'œuvre plus sublime que celle de l'éducation de la jeunesse. C'est une mission bénie, c'est une vocation d'apôtre !

Instruire la jeunesse, c'est jeter la base du grand édifice social.

Oh ! combien doit être grand aux yeux de Dieu, celui qui, d'une main, guide les pas chancelants de l'enfant, et de l'autre, lui montre le ciel ! Car, qui apprend à connaître et à aimer son Créateur, aimera sa patrie terrestre et la servira dévotement : Dieu étant la source de toute bonté, de toute grandeur.

Aussi, celui qui se fait une vocation de former la jeunesse dans les bons principes de la religion, doit-il posséder des qualités supérieures qu'il ne peut obtenir que par des prières ferventes et journalières.

C'est l'innocence, c'est la fleur dans son épanouissement qu'il doit protéger, et certes, cet entretien continu de la créature avec son créateur ne peut qu'enflammer son zèle.

Voilà pourquoi l'œuvre de Saint-Jean-Baptiste de la Salle a droit à toute la reconnaissance de la société, parce qu'elle saura sauvegarder l'innocence des anges de nos foyers : elle joint à l'enseignement des matières profanes l'étude indispensable des bontés de Dieu.

* *

" Comme le souvenir est une étrange chose !
Pourquoi me rappeler..."

Adieu mon enfant, les plus beaux jours de votre vie sont passés ; adieu, je ne vous reverrai probablement jamais ! Vous allez entrer dans le monde, mon enfant ; souvenez-vous toujours de votre instituteur, souvenez-vous de ses conseils : Priez Dieu souvent, toujours, et aimez tendrement sa très sainte Mère. Telles furent les dernières paroles d'adieu de mon professeur.

Hélas ! lancé dans la mêlée, guerroyant comme tout autre pour la vie, je l'avais presque oublié, lorsqu'une circonstance me la fit rencontrer un jour au Mont Saint-Louis.

Il me sembla alors voir briller les rayons du soleil de mes jeunes ans ; je les vis toujours jeune, toujours joyeux, tandis que moi... Oh ! dans le monde on est forcé de vieillir, malgré nos semblants de gaieté, de joies folles ; tandis que le frère, entouré d'une jeunesse bruyante se croit toujours jeune, n'ayant pas à s'occuper de ce que sera le lendemain.

" Bien souvent j'ai rêvé par des sentiers étroits
Dans des recoins ombreux, sous quelque roc morose...
Mon souvenir pourtant jamais ne s'y repose.

C'est à ces jours où je quittai le collège pour toujours que j'aime à ramener souvent ma pensée. J'avais formé le projet d'y retourner pourtant encore, mais l'implacable destin s'est acharné contre moi, et jamais plus je ne revis ce bon collège de Hull.

"...C'était un jour de confiance.
Je lui parlais de moi ; lui, suivait en silence,
Et lorsque je me tus, il me parla de Dieu."

RENÉ SAINTE-FOYE.

Saint-Henri, 1900.

LES COMMUNIANTES

Calmes, elles s'en vont, défilant aux allées
De la chapelle en fleurs, et je les suis des yeux.
Religieusement joignant mes doigts pieux,
Plein de l'ardent regret des fervents en-allées.

Voici qu'elles se sont toutes agenouillées
Au mystique repas qui leur descend des cieus,
Devant l'autel piqué de flambolements joyeux
Et d'une floraison de fleurs immaculées.

Leur sésaphique ardeur fut si lente à finir
Que tout-à-l'heure encore, à les voir revenir
De l'agape Céleste au divin réfectoire,

Je crus qu'elles allaient vraiment prendre l'essor
Comme si, se glissant sous leurs voiles de gloire,
Un ange leur avait posé des ailes d'or...

EMILE NELLIGAN.

Franges d'Autel,

SOUS L'ŒIL DU PUBLIC



Mlle ALMA LEDUC

La jeune personne dont nous publions le portrait en costume universitaire, Mlle Alma LeDuc, est la fille de M. Alphonse LeDuc, ci-devant de la Nouvelle-Orléans et maintenant de Chicago. Il était représentant de la Louisiane au *World's Fair*, et l'un des commissaires des Etats-Unis à l'exposition univer-

selle d'Anvers, où il fut créé commandeur de l'ordre du Christ, du Portugal. La famille est bien connue à Montréal, où M. LeDuc compte de nombreux amis.

Cette jeune fille—qui dépasse à peine ses vingt ans—est bachelière en philosophie, et vient d'être appointée professeur de français, d'italien et d'espagnol à l'université du Texas.

Nous sommes heureux de saluer en elle, une jeune personne qui fait honneur à notre nationalité.

Le Dr Antoine-Alexandre Marsan, est mort presque subitement, à Saint-Joseph de Lévis, il y a quelques jours.

Quoique malade depuis plusieurs semaines, le Dr Marsan n'en persistait pas moins à aller donner les secours de son art à ceux qui les réclamaient. Il avait toujours espéré mourir comme le soldat, sur le champ de bataille. Son désir a été accompli. Vendredi, après une journée ardue, il venait de laisser sa dernière patiente, une pauvre femme qu'il essayait d'arracher à la mort, lorsqu'en mettant le pied dans sa voiture, il tomba à la renverse. Son domestique se précipita à son secours. Il était mort.

Le Dr Marsan était établi à Saint-Joseph de Lévis, depuis trente-deux ans. Pour lui, la médecine était plus qu'un art, c'était un véritable apostolat. Le pauvre comme le riche avait ses soins les plus attentifs, son attention la plus délicate. L'hiver dernier, celui



DR A.-A. MARSAN

qui écrit ces lignes avait l'honneur d'être reçu à son foyer hospitalier. Vers onze heures, alors que le Dr Marsan se préparait à prendre un repos bien mérité, on sonna à sa porte. C'était un pauvre diable qui venait le chercher pour sa femme sérieusement malade. Il résidait dans la deuxième concession de Saint-Joseph. Au dehors la tempête faisait rage. Ce soir-là, le Dr Marsan souffrait d'un rhumatisme qui lui refusait presque l'usage de ses jambes. Il n'hésita pas un seul instant, il n'eut pas un mot de plainte. Il se fit habiller et monta en voiture. C'était un voyage de quatre ou cinq heures qu'il entreprenait à travers la tempête. Et pourtant, le Dr Marsan donna t ses soins à cet individu et aux siens depuis au-delà de vingt ans sans avoir jamais reçu un sou. N'est-ce pas que pour le Dr Marsan, la médecine était autre chose qu'un moyen de gagner de l'argent ?

Ton corps repose maintenant dans le cimetière de Saint-Joseph de Lévis, ô mon vieil ami. Toute ta vie tu as fait le bien sans ostentation, sans même demander la reconnaissance. Que les prières de tous ceux que tu as obligé, s'élèvent, ferventes, vers Dieu pour lui demander qu'il donne à ton âme, s'il ne lui as pas donné déjà, la céleste récompense !

R. G. P.

PAYSAGES CANADIENS

LES LACS DU CANADA

Des lacs, des lacs ! Il y en a partout, à profusion, à foison, sur toute la surface de l'Amérique septentrionale, et particulièrement dans le nord de notre province. On en compte jusqu'à vingt-cinq en arrière des paroisses de Saint-Raymond et de Saint-Gabriel, dans un petit espace de cent milles carrés à peine. Lorsqu'à la suite de la période glaciaire, qui couvrit la plus grande partie du globe et qui dura des centaines de siècles, d'après les géologues, le continent nord-américain émergea petit à petit de son linceul de glace, il se montra avec de terribles blessures, les côtés enfoncés, le dos troué en maints endroits, son épaisse croûte entamée et lacérée dans les parties les plus vulnérables. C'est dans ces blessures, restées béantes, que la glace s'arrêta, s'engouffra, se fondit et forma les lacs que nous trouvons aujourd'hui presque à chaque pas, et que nous sillonnons dans de frêles canots d'écorce, en chantant "Vive la Canadienne," sans nous douter que vingt-cinq mille siècles nous contemplant !

ARTHUR BUIES.

LA FEMME

Etonnante organisation de la femme ! Tant de grâce et de mansuétude unies à tant de force morale ! L'esprit souvent le plus juste, le jugement le plus fin et les plus sérieuses intuitions sous les apparences les plus frivoles ; souvent aussi la raison la plus ferme, les résolutions les plus inébranlables, avec la plus vive mobilité d'impressions ! Quels singuliers contrastes ! L'homme n'acquiert toute sa valeur que par l'éducation, et dans son orgueil n'aspire qu'à faire voir, le plus tôt possible, jusqu'où vont ses facultés. Mais il y a dans l'âme de la femme des qualités exquises qu'elle ne doit à aucun instituteur, que Dieu même lui a données. Il y a, dans cette âme harmonieuse, des cordes délicates qui ne vibrent point à tout moment, et de mystérieux trésors d'intelligence qui ne se révèlent que dans les grandes circonstances. Alors la femme la plus ignorante trouve tout à coup, pour exprimer ses émotions un langage poétique, imaginé, saisissant, que nul professeur de rhétorique n'a pu lui enseigner ; la femme la plus soumise commande à ceux à qui elle obéissait humblement la veille ; la femme la plus modeste se lève avec le regard enflammé et la parole entraînant d'une prophétesse.

XAVIER MARMER.

PAGES CANADIENNES

UNE PAGE D'HISTOIRE

Avant que le présent siècle prenne fin, nous croyons devoir rappeler à la génération actuelle dans quel état se trouvait l'instruction élémentaire dans le Bas-Canada au commencement de 1800. Nous résumerons aussi, très brièvement, les luttes admirables que nos pères eurent à soutenir avant d'obtenir le système scolaire actuel, système qui a valu à la province de Québec, tout récemment encore, de si grands éloges de la part du jury pédagogique de Paris.

Nous sommes en 1820.

Une question de première importance pour l'avenir de la nationalité franco-canadienne occupait alors les vrais amis du pays : c'était la question de l'instruction primaire parmi le peuple, surtout dans les campagnes, car dans les villes il y avait quelques bonnes écoles.

« Mais, dit l'abbé Ferland, dans l'accomplissement de cette œuvre si désirable, on rencontrait des obstacles ; le premier et le plus grave était la malheureuse loi de 1801 qui avait confié la surveillance des écoles à l'Institution royale. Or le gouvernement provincial avait alors trouvé le moyen de donner la direction de cette société au clergé protestant et aux membres de la coterie qui avait toujours travaillé à ruiner les institutions catholiques. L'argent prélevé sur le peuple était placé entre les mains de ces hommes et dépensé à leur guise. Rien de surprenant donc que l'évêque de Québec et son clergé fussent constamment et énergiquement opposés au fonctionnement de cette loi inique, que l'on avait introduite à la fin d'une session, lorsqu'il ne restait que peu de membres canadiens dans la chambre d'assemblée. » (1)

Un ancien curé du Cap-Santé, homme judicieux et instruit, donne des détails intéressants sur cette loi et les accompagne des réflexions suivantes, dans des mémoires qu'il a laissés sur sa paroisse.

« Cette loi, » fait-il observer, « fut loin de recevoir l'accueil favorable de ce qu'il y avait de Canadiens éclairés et attachés à leur religion. L'esprit, les motifs qui en avait inspiré les dispositions perçaient trop pour que les avantages qui, au premier coup d'œil, en paraissaient devoir résulter, en imposassent aux personnes clairvoyantes.

« Les membres du parlement provincial firent, à diverses reprises, des tentatives, soit pour en rappeler les dispositions, soit pour en prévenir les mauvais effets ; mais tout fut inutile : les ennemis des Canadiens avaient trop gagné par cet acte, qui n'avait été obtenu que par surprise, pour rien céder de ce qu'ils avaient obtenu...

« Personne, au demeurant, n'ignore l'opposition formelle et constante que le clergé catholique a toujours montrée, et avec raison, contre l'établissement de ces écoles soumises à la direction et sous l'influence immédiate et unique du clergé protestant. La manière dont le bill qui établissait ces écoles avait été obtenu ; les vues trop bien connues que l'on se proposait par son établissement ; l'exclusion formelle de toute influence directe ou même indirecte, de la part du clergé catholique sur ces écoles ; le choix de prédilection que l'on faisait de maîtres protestants pour les placer dans ces écoles, presque uniquement composées d'enfants catholiques ; tout cela, sans doute, était plus que suffisant pour légitimer et pour commander même cette opposition, que le clergé catholique a toujours montrée contre l'établissement de ces écoles. » (2)

Cette année-là même (3) un projet de loi sur les écoles élémentaires, favorable aux catholiques comme aux protestants, fut adoptée par les deux chambres de la Législature du Bas-Canada, mais réservé par l'administrateur (4) à la sanction royale.

Mgr Plessis était en Angleterre à cette époque. L'évêque patriote fit de nombreuses démarches pour engager les ministres à recommander cette mesure au Souverain. Les efforts du grand Canadien furent vains, car les membres du Bureau des colonies s'imaginaient que ce projet de loi était tout à l'avantage des catholiques. De plus, ces messieurs ne voulaient, en aucune façon, nuire à la fameuse Institution royale, destinée, suivant la modeste prétention des Anglais du temps, à changer le caractère national de nos valeureux ancêtres. Albion comprit, dans la suite, que Jean-Baptiste, tout en étant bon enfant et loyal sujet, ne trahirait jamais son noble passé, sa vaillante nationalité et ses légitimes espérances dans l'avenir.

Mgr Plessis écrivit longuement à son coadjuteur à ce sujet : « Il le pria de s'adresser à messieurs Papineau et Taschereau, pour les engager à faire modifier certaines clauses de manière à prouver aux ministres que la loi était aussi favorable aux protestants qu'aux catholiques. »

Le projet de loi fut amendé dans ce sens et adopté de nouveau par la Législature, en 1821. Lord Dalhousie



C.-J. MAGNAN
Professeur à l'École normale Laval et directeur de
L'Enseignement Primaire

sie crut devoir le recommander à la Clémence du Souverain. Au Canada, tout le monde croyait que le gouvernement impérial permettrait aux Canadiens d'organiser leurs écoles à leur guise, de manière à ne pas abandonner la direction de l'instruction publique à leurs ennemis.

Mgr Plessis éleva de nouveau la voix en faveur de ses compatriotes.

Il écrivit d'abord à Mgr Poynter, évêque catholique anglais, souvent admis dans le Bureau colonial.

Voici la partie de cette lettre qui a rapport à la loi proposée : « Notre parlement provincial, ayant passé un acte extrêmement désiré par les catholiques de ce pays, pour l'établissement d'écoles dans les paroisses de campagne, le gouverneur l'a renvoyé à la sanction du roi, ce qui a contristé beaucoup de monde. Je me proposais d'avoir l'honneur d'écrire à ce sujet à lord Bathurst ; mais je m'en suis abstenu, sur l'assurance que m'a donnée le comte Dalhousie, qu'en transmettant ce bill il l'avait fortement recommandé. » (1)

Un mois après, il craignait sans doute que les recommandations de lord Dalhousie n'eussent pas été assez pressantes, car il écrivait la lettre suivantes au secrétaire des colonies :

« Les deux chambres du parlement provincial de Bas-Canada ont passé, dans leur dernière session, un bill pour l'encouragement de l'éducation dans les paroisses de la campagne, que son excellence le comte Dalhousie a jugé à propos de référer à la sanction du roi. Je crois, mylord, manquer à ce que je dois à ma place et à mon pays, si je ne faisais connaître à votre seigneurie combien les sujets catholiques de cette province désirent ardemment qu'il plaise à sa majesté de sanctionner ce bill ; car, quoiqu'il soit dressé dans des termes qui doivent accommoder toutes les persuasions religieuses, il intéresse néanmoins plus spécialement les catholiques, comme n'ayant eu jusqu'à ce jour aucun encouragement pour leurs écoles de campagne, parce que celles qui s'établissent en vertu d'un autre acte, savoir celui de la 41^e année du règne, de sa défunte majesté, ne s'accordent pas avec leurs principes et ne peuvent nullement leur convenir. Le seul délai apporté par le gouverneur en chef à la sanction du dernier, a suffi pour alarmer ce bon peuple. Déjà l'on projetait des pétitions au roi dans les différentes parties de la province ; je ne suis parvenu à rassurer les esprits qu'en répétant ce que lord Dalhousie m'avait fait l'honneur de me dire... qu'il se flattait de voir bientôt ce bill revenir d'Angleterre. S'il en était autrement, la très grande majorité de la population du Bas-Canada en serait consternée... L'objet dont il s'agit est si intéressant, dans mon humble opinion, que si une conduite uniformément loyale a pu me mériter quelque estime de la part de votre seigneurie, j'ose la supplier de vouloir bien s'en souvenir, dans une occasion qui touche de si près le peuple confié à ma sollicitude pastorale. » (1)

Malgré les réclamations si vives de l'évêque et les recommandations du gouverneur général, les vœux des chambres canadiennes ne furent pas exaucés.

Lord Bathurst en donne les raisons, dans sa réponse adressée en français, à l'évêque de Québec : (2)

« J'ai l'honneur d'accuser la réception de la lettre que vous m'avez adressée, en date du 28^{me} avril, dans laquelle vous me faites part des désirs des sujets catholiques de sa majesté, qu'un bill que les deux chambres du parlement provincial ont passé, pour l'encouragement de l'éducation dans les paroisses de la campagne, soit sanctionné de sa majesté.

« Je vous assure, monseigneur, qu'il me fera toujours un plaisir de faire connaître à sa majesté vos sentiments, sur tout ce qui regarde les intérêts de ceux qui sont confiés à vos soins pastorales ; et, si je ne me trouve pas en état de vous annoncer que ce bill a reçu la sanction royale, ce n'est que parce qu'avec toute disposition de faire donner aux catholiques des moyens d'éducation, qu'ils trouveront plus satisfaisants que ceux dont ils jouissent aujourd'hui, sa majesté croit nécessaire aux intérêts généraux de la colonie de différer la considération de ce bill, jusqu'à ce que la législature aurait décidé sur des autres mesures qui ont depuis longtemps été en discussion et que le gouverneur en chef a reçu les ordres de sa majesté leur soumettre encore dans la session prochaine.

« J'ai l'honneur d'être, monseigneur, etc., etc. »

Par cette lettre, on voit que le Secrétaire des colonies faisait allusion à la grave question des subsides dont nos pères réclamaient le contrôle.

« Les mesures auxquelles faisait allusion le Secrétaire des colonies se rapportaient à la question des subsides. Au nom de sa majesté, le gouverneur général du Canada avait demandé que la liste civile fût votée pour la durée de la vie du roi, selon ce qui se pratiquait en Angleterre. La chambre d'assemblée refusait d'adopter ce plan, mais offrait de faire annuellement des appropriations pour la liste civile, à cause des fluctuations fréquentes du montant des revenus annuels dans la province. » (3)

Contrariée par ce refus, le Bureau colonial chercha à forcer la main de la chambre canadienne en refusant de sanctionner des lois avantageuses aux catholiques.

« D'année en année, ajoute l'abbé Ferland, les espé-

(1) Vie de Mgr Plessis.

(2) Vie de Mgr Plessis.

(3) 1820.

(4) Maitland.

(1) Lettre à Mgr Poynter, mars 1821.

(1) Lettre à lord Bathurst, 28 avril 1821.

(2) Lettre du comte de Bathurst à monseigneur l'évêque catholique romain de Québec. — Cette lettre est donnée avec ses fautes et ses tournures anglaises.

(3) Ferland.

rances des amis de l'instruction publique étaient déçues ; une misérable coterie, opposée à la religion, à la langue et aux institutions du peuple, se maintenait malgré lui à la tête d'une société qui avait à sa disposition l'argent prélevé sur les catholiques et qui s'en servait contre le catholicisme."

Enfin, en 1824, grâce à la persévérance de l'évêque de Québec et au patriotisme éclairé des représentants canadiens, le Bas-Canada obtint, pour les fabriques de la campagne, le droit de posséder des terrains et des maisons pour l'établissement d'écoles paroissiales.

Mais cette loi, bien rudimentaire, ne fut complétée qu'en 1842. Cette année-là, les droits de la justice triomphèrent : des écoles communes furent fondées d'après le système dit *confessionnel*, et l'Institution Royale disparut à jamais sans avoir donné les résultats qu'en avaient espérés ses partisans.

Il faudrait un volume pour raconter en détail les luttes constitutionnelles que les législateurs canadiens engagèrent de 1824 à 1842 à propos d'éducation. C'est Mgr Plessis qui avait engagé cette suprême bataille sur le terrain de l'enseignement confessionnel ; il n'était donc que juste qu'il en traçât d'avance les grandes lignes stratégiques, et qu'il montrât aux chefs civils de la nation canadienne le but à atteindre. L'énergique attitude de l'évêque de Québec fut approuvée par tout ce que le peuple franco-canadien comptait de plus distingué. Le clergé, les députés et les journalistes ne firent qu'un avec leur évêque. Et la victoire finale prouva une fois de plus à l'Angleterre que l'admirable petit peuple, cédé jadis par la France, était invincible sur le terrain de ses droits et de ses aspirations légitimes.

En 1842, date du triomphe définitif des Canadiens-français en matière scolaire, il y avait déjà dix-sept ans que Mgr Plessis était allé recevoir au ciel la récompense d'une sainte et laborieuse vie. Mais son œuvre était vivante plus que jamais.

Lafontaine et Morin, héritiers francs et sans dol de l'œuvre nationale que leur avaient léguée les hardis lutteurs d'avant 1837, voulurent au début de l'Union (un régime nouveau qui ne laissait pas d'entretenir des craintes très sérieuses sur l'avenir de notre nationalité) voulurent, dis-je, assurer à leurs compatriotes la liberté de faire instruire leurs enfants dans des écoles françaises et catholiques. Ce fut le signal d'une ère de prospérité incomparable pour la nationalité canadienne-française. Pendant que l'enfance franchissait avec joie, à la faveur de la loi, le seuil des écoles catholiques, la jeunesse s'enfonçait courageusement dans la forêt vierge et donnait, dans l'espace de vingt-cinq ans, d'immenses et fertiles provinces nouvelles au Bas-Canada. Entre temps, les législateurs transformaient nos statuts en les rendant favorables aux premiers occupants du sol canadien.

La petite école de 1842 fut pour notre littérature nationale, ce que les collèges classiques avaient été pour le clergé et la législature. Certes, il ne faut pas oublier que le collège canadien a fourni de tout temps, soit dans la chaire soit dans la Chambre, des défenseurs autorisés du peuple. Oublier ce fait, serait de l'ingratitude. Mais nous ne devons pas oublier, non plus, que l'école primaire, telle qu'organisée en 1845, inspira le goût de la lecture dans les familles, que par le fait même elle ouvrit un *marché* nouveau, si je puis m'exprimer ainsi, aux littérateurs et aux publicistes. Plus que cela, la petite école étant devenue l'école de tous, elle permit à un très grand nombre d'enfants du peuple d'arriver à la carrière des lettres.

De 1842 à 1900, la loi de l'Instruction publique de la province de Québec a été plusieurs fois modifiée. Mais son caractère primitif est resté le même. L'Instruction publique, chez nous, est essentiellement confessionnelle, c'est-à-dire que les écoles sont ou catholiques ou protestantes. Bien que les catholiques ou les protestants agissent indépendamment les uns des autres en matière d'éducation, qu'ils gouvernent en toute liberté leurs écoles respectives, il n'existe qu'une seule loi scolaire pour la province. Ce système est regardé comme le plus rationnel et le plus propre à maintenir la liberté de l'éducation, de même que

la bonne harmonie entre les différents éléments qui peuplent la province.

L'Etat aide et soutient les écoles, encourage les progrès pédagogiques, mais il ne dirige pas. Tout ce qu'il fait en matière scolaire doit être soumis, au préalable, à l'un des comités du Conseil de l'Instruction publique.

Si la mesure proposée regarde les catholiques, elle est soumise à l'approbation du comité catholique ; si elle regarde les protestants, elle est soumise au comité protestant. Cette loi admirable a permis aux Canadiens de la province de Québec d'établir un système scolaire absolument catholique et français. Chacun de nos petites écoles constitue autant d'arsenaux où se fourbissent les armes pour les combats à venir.

C'est donc un héritage sacré que le dix-neuvième siècle nous lègue, et il appartient à la jeune génération de ne pas forligner. Voilà pourquoi nous remettons de nouveau au jour cette éloquence page d'histoire, où sont inscrites en lettres d'or les luttes que nos pères ont naguère soutenues pour la liberté de l'enseignement.

C.-J. MAGNAN.

FOURMIS ET FOURMILIÈRES

Nous recevons la lettre suivante à laquelle nous nous empressons de répondre :

Messieurs,

A titre d'abonnée à votre estimable journal, je me permets de vous demander un conseil qui, peut-être, sera utile à d'autres de vos abonnées :

Je suis incommodée par des petites fourmis qui ont envahi ma glacière dont je ne réussis pas à me débarrasser.

Aucun des aliments qu'ils soient, sucrés ou non, ne sont à l'abri de cette peste.

Que me conseillez-vous d'employer pour détruire ces fourmis ?

Veuillez insérer votre conseil dans un de vos prochains numéros et croyez à la reconnaissance de votre respectueuse abonnée.

Philadelphie

Mme ADELE SMALL.

Le moyen que nous allons signaler, et que nous trouvons rappelé dans la *Gazette du village*, n'est ni nouveau ni compliqué. Il a été préconisé, il y a envi-

ron cent cinquante ans, par Roger-Schabol, qui très probablement ne l'avait pas inventé non plus. Ce procédé consiste à mettre dans les endroits fréquentés par les fourmis quelques morceaux de charbon de bois ; à l'instant les fourmis déguerpiennent. Laissons la parole à notre confrère, M. Joignaux, qui parle ainsi de cette recette :

"...Le public des lecteurs ne s'y est point arrêté, sans doute à cause de l'in vraisemblance apparente du procédé, et le public a eu tort.

" Nous avons voulu, pour notre compte, en avoir le cœur net. A cet effet, nous avons pris quelques morceaux de charbon de bois, qui ne sont ni malpropres ni encombrants, et les avons placés sur les tablettes d'une armoire de cuisine, près des fruits, des sucreries et de la viande fraîche de boucherie. Tout aussitôt, les fourmis, qui ne fréquentaient que trop ces tablettes, ont disparu...

" Disons, en terminant, qu'il résulte de nos renseignements pris chez un charbonnier que jamais on n'a vu de fourmis dans sa maison. Cette exception a de l'importance, cette année surtout, car ici nous ne connaissons aucune habitation qui n'ait eu grandement à souffrir de la visite des fourmis."

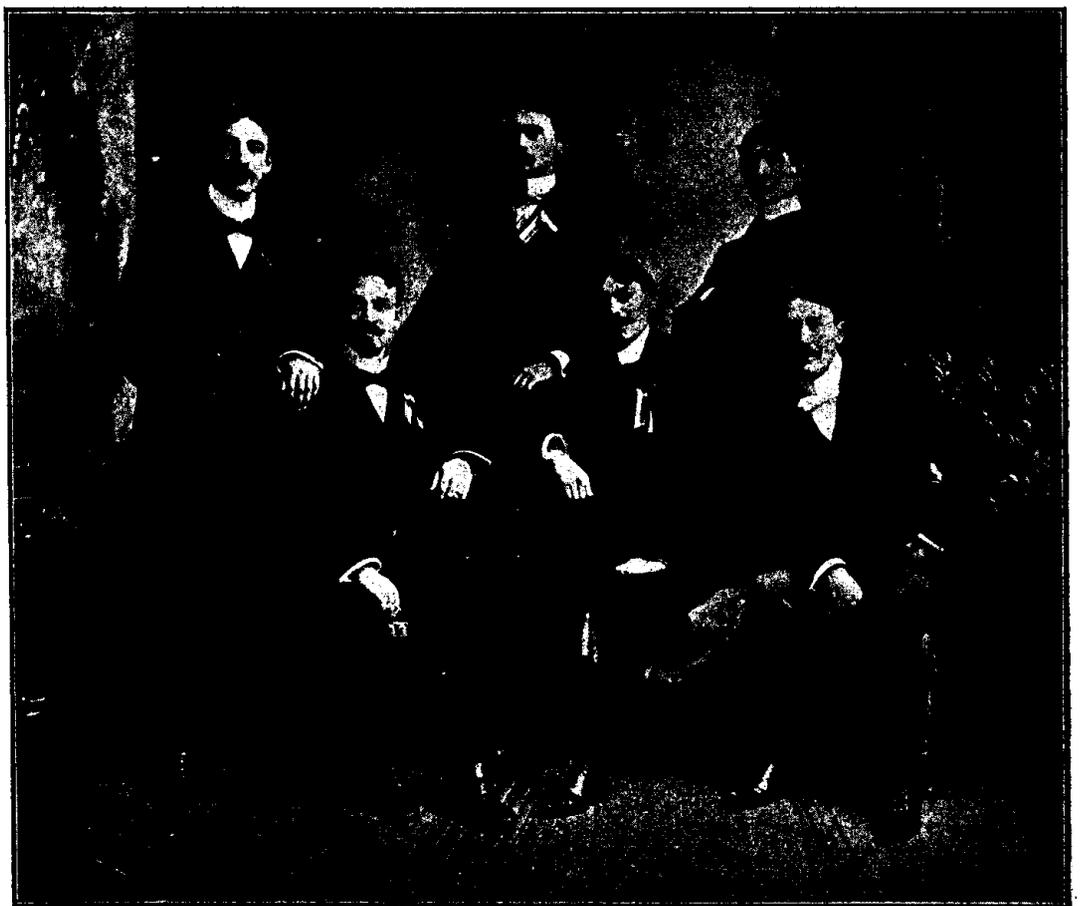
Voyez, de plus, la recette que Mlle Attala donne dans le *Coin du Feu*, sous le titre : Destruction des punaises, coquerelles, etc.

L'EXPOSITION PAN-AMÉRICAINNE

Nous accusons réception d'une jolie brochure de quarante-huit pages, contenant quatre-vingt-deux gravures, sur l'exposition pan-américaine à Buffalo, qui aura lieu l'année prochaine et qui promet d'être magnifique.

Les édifices de cette exposition coûteront \$1,000,000 et seront fait avec le plus grand soin, comme avec le meilleur goût.

On n'y admettra que des produits des deux Amériques, les autres pays n'ayant pas le droit d'exposer. Elle donnera donc une idée parfaite de la situation économique du Nouveau Monde comparé à l'Ancien



Jules Chouinard, Ass.-sec.

Eudore Cabana, 1er Vice-Prés.

Euloge Tremblay, Sec.

Rodolphe Pepin, Prés.

Victor Landry, Trés.

Calixte Pelletier, 2me Vice-Prés.

OFFICIERS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ LAVAL DE QUÉBEC

L'EXPOSITION CANADIENNE A PARIS

Le Canada de l'empire anglais tout entier, est la colonie dont l'exposition est la plus complète et la plus instructive. Et la raison ? Peut-être la faut-il chercher dans la sympathie persistante que nous témoignent les Canadiens-français. Ceux-ci, à toute occasion, se plaisent à rappeler leurs origines. Il faut les remercier pour cette sympathie, et aussi pour avoir maintenu dans cette Amérique du Nord, qui fut nôtre, la langue française. Mais prenons garde d'aller trop loin dans notre reconnaissance, et d'oublier que ces Canadiens, Français par la race et la langue, sont Anglais de nationalité et qu'il est de leur devoir, aujourd'hui, d'être Anglais de cœur. Le Canada a envoyé ses volontaires combattre avec "les habits rouges" — devenus "les habits kaki" — sur les champs de bataille du Transvaal ; et devant son exposition, au Trocadéro se dresse une belle statue de la reine Victoria. Il est fort aimable à nos anciens compatriotes de se dire encore Français, même lorsqu'il ne leur est plus permis de servir la France.

Le regret de les avoir perdus, tout Français assurément le ressentira, au cours d'une visite à leur exposition. La "Puissance du Canada" est aujourd'hui un empire peuplé, riche, et qui peut sourire à l'avenir.



Statue de la Reine Victoria à l'Exposition de Paris

Sa population dépasse cinq millions et demi d'habitants ; elle peut s'accroître longtemps encore, et avant que la terre ne lui suffise plus. Et les Canadiens font tout pour l'accroître : de 1891 à 1898, en sept ans, un demi-million d'augmentation. Cette population vit surtout de la terre. Elle cultivait 18 millions d'hectares en 1881, et 24 millions en 1891. Dans certaines provinces, comme le Manitoba, le développement de l'agriculture est plus grand encore ; en 1883, 404,000 hectares étaient ensemencés en blé, et 595,000 en 1898. Mais, mieux encore que les chiffres relatifs à la superficie des cultures, frapperont les chiffres relatifs à la valeur des produits agricoles exportés (1898) : 395 millions, dont 90 pour le blé, 90 pour le fromage, 60 pour les animaux. Quant au commerce total, il se chiffre par plus d'un milliard et demi de francs (exportation : 855 millions).

Il faut noter à part, lorsqu'on parle du Canada, la production forestière. Cette production, depuis la date des premiers établissements dans le pays, est allée sans cesse en croissant et en volume et en valeur. Dans les débuts, on exportait principalement du bois de refend et des douves ; plus tard, ce furent des billots, des madriers et des planches. Plus tard encore, et particulièrement dans les dix dernières années, surgirent un si grand nombre d'industries utilisant le bois qu'aujourd'hui le pays manufacture beaucoup d'articles jusqu'ici importés. Ces industries contribueront plus que tout à la prospérité du Canada. La production des autres grands pays forestiers, des

Etats-Unis par exemple, a été, en effet, si intensive que les forêts de ces pays commencent à être dépeuplées. Au Canada, au contraire, les forêts sont sagement protégées par les gouvernements fédéral et provinciaux.

La province de Québec, grâce à ses récentes acquisitions de territoires, au nord-ouest et au nord-est, occupe, au point de vue forestier, le premier rang. Le nombre des permis accordés en 1898, pour la coupe du bois, portait sur une superficie de 121,730 kilomètres carrés ; et le terrain qui reste à concéder est encore considérable, surtout dans la région nord de l'Ottawa et du Saint-Laurent, où l'on trouve les arbres caractéristiques de ces forêts : l'épinette, le sapin, le peuplier et le merisier. D'après le dernier rapport du bureau des terres de la Couronne, le bois debout propre à la construction, à l'exclusion du bois de pulpe et autres menus arbres, s'élève à 60 milliards de pieds. L'Ontario possède une plus grande variété d'arbres que toute autre province : chêne, noyer, bois blanc, érable, orme, frêne, hêtre, pin, épinette, merisier et peuplier ; aussi le nombre d'industries utilisant le bois y est-il plus considérable que partout ailleurs. La Colombie anglaise, à l'extrémité occidentale du Canada, possède les arbres les plus gros et de la qualité la plus précieuse : sapins, épinettes, cyprès. Au total, le Canada a exporté, en 1898, pour plus de 160 millions de francs de bois non manufacturé (meubles de ménage, portes, fenêtres et persiennes, allumettes, bois pour la pulpe, etc.).

On estime à plus de 250000 kilomètres carrés l'étendue des gisements houillers du Canada, abstraction faite des bassins connus, mais encore inexploités du Nord. Les principaux charbonnages sont ceux de la Nouvelle-Ecosse et de la Colombie anglaise ; la valeur de leur production a atteint, en 1898, la somme de 38 millions de francs. Bien que le fer se rencontre fréquemment, depuis l'île de Vancouver à l'ouest jusqu'au Cap-Breton à l'est, l'extraction des minerais est peu importante encore. Il n'en va pas de même pour le plomb (valeur, en 1898, 6 millions), le nickel (9 millions et demi), le cuivre (11 millions) et les métaux précieux. L'argent est surtout produit par la Colombie anglaise ; valeur totale : 13 millions et demi. Cette province était également le centre de la production de l'or, lorsque la découverte des placers du Yukon (Klondike) est venue apporter au Canada une nouvelle source de richesses. Voici, à propos de ce nouvel Eldorado, sur lequel tant de fables ont couru, des chiffres précis. En 1896, avant la découverte, la valeur canadienne dépassait à peine 14 millions de francs, dont plus de 9 millions pour l'or de la Colombie anglaise. En 1898, la valeur totale atteignait 71,700,000 francs, dont plus de 52 millions pour l'or du district du Yukon.

Les Indes néerlandaises nous avaient fourni et le type le plus parfait d'une colonie d'exploitation, et une occasion de dénombrer les richesses d'un pays tropical. Le Canada nous a montré un peuple quasi indépendant, et travaillant à développer les richesses non moins précieuses dont la nature a doté les pays à climat tempéré.—L'exposition fourmille de tels contrastes.

LA SAINTE-CÉCILE

On se rappelle encore avec quel éclat fut célébrée l'an dernier, par les musiciens de cette ville, la fête de Sainte-Cécile ; mais si on en juge par les préparatifs, la célébration, cette année, sera encore plus grandiose. Ce sera encore à la chapelle du Sacré-Cœur, à Notre-Dame, qu'auront lieu ces démonstrations religieuses.

Mercredi, le 21, au salut de l'adoration diurne, un programme de musique spécial sera exécuté par un puissant chœur de jeunes filles, et une allocution de circonstance sera prononcée par un prédicateur de renom.

Le lendemain, le même chœur chantera la messe de Riga. Les solistes seront Mmes B. Payette, Léontine Lamalice, B. Guérard, A. et C. Marier.

Le programme complet et détaillé de ces deux cérémonies sera publié dans les journaux quotidiens.

LA VIERGE DU ROSAIRE

(Voir gravure)

Il y a vingt-cinq ans, le 13 novembre 1875, dans une petite chapelle délabrée du Val de Pompéi, quatre personnes attendaient l'arrivée d'un tableau qu'un roulier de Scafati était allé chercher à Naples. Bientôt, un tombereau s'arrêta devant la porte ; et de sous son chargement de fumier le conducteur tira, enveloppé d'une mauvaise couverture, l'objet impatientement attendu. Mais, quand on eut débarrassé de son enveloppe ce tableau représentant la Vierge avec saint Dominique et sainte Catherine agenouillée à ses côtés, les assistants ne purent réprimer une exclamation de désappointement, tant les traits des personnages étaient informes et grossiers : la toile fut jugée indigne de symboliser, même chez les paysans de la vallée, la dévotion au Rosaire.

Dix-sept ans plus tard, retouchée par le peintre Maldurelli, cette image, qui avait été payée 3 fr. 50 chez un brocanteur, prenait place dans un nouveau sanctuaire somptueusement décoré de marbre, de bronze et d'or, et recevait les hommages des pèlerins catholiques du monde entier. Emu d'une telle ferveur, le pape ne devait pas tarder à prendre ce lieu saint sous sa protection immédiate, en lui conférant les plus grands privilèges et en l'élevant au rang insigne de sanctuaire pontifical. Il a béni lui-même le diadème qui ceint le front de la madone, diadème adapté au tableau, suivant le procédé italien, et composé de pierres précieuses dont la valeur totale est de 400,000 francs.

Autour de l'église sont venus se grouper des écoles, des orphelinats et des asiles pour l'enfance, des industries, et une nouvelle cité a surgi comme par enchantement : le Val de Pompéi. Elle compte cinq mille cinq cents habitants ; elle a sa station de chemin de fer, son bureau de poste et de télégraphe, son Observatoire, créé par le célèbre P. Denza ; elle est éclairée à la lumière électrique ! Les diverses œuvres de bienfaisance qui s'y sont établies ne possèdent aucun revenu ; toutes leurs ressources proviennent de la charité spontanée des visiteurs et du produit des publications catholiques du fondateur, le commandeur Bartolo Longo. Parmi ces œuvres, une des plus intéressantes est l'Asile pour les fils des prisonniers. On y accueille, au nombre d'une centaine, ces enfants délaissés, victimes du préjugé social, et, après les avoir tirés du milieu où ils se pervertiraient fatalement on les met à même, par une instruction élémentaire et l'apprentissage d'un métier, de devenir de bons ouvriers et d'honnêtes citoyens.

On enseigne aussi la musique à un certain nombre d'entre eux, et c'est plaisir de les voir, fanfare en tête l'allure martiale, défilé sur la place de l'église, avec leur coquet uniforme gris-bleu à parements rouges et boutons d'acier et le petit fusil qui leur sert pour les exercices militaires.

L'Autriche, l'Allemagne, la France commencent à envoyer des recrues au Val de Pompéi ; car la philanthropie du commandeur Longo ne connaît pas de frontières.

Sous la direction de la comtesse Longo de Fusco, les orphelines, au nombre de cent quarante, reçoivent également une instruction élémentaire et apprennent la couture ; en outre, elles travaillent à la mise en paquets d'objets de piété et au brochage de la revue mensuelle, le *Rosaire de la Nouvelle Pompéi*, expédiée gratis partout, à cent mille exemplaires.

Matin et soir, les orphelines se réunissent à l'église pour réciter des prières à l'intention des bienfaiteurs de l'œuvre ; leurs chants, accompagnés par le grand orgue, sont très goûtés des visiteurs. Ajoutons que fréquemment quelque honorable famille demande une de ces jeunes filles pour l'adopter et lui faire un sort.

La plupart des pèlerins se rendant à Rome vont aussi à Pompéi faire leurs dévotions devant "le tableau des miracles." Au moment des grands pèlerinages comptant plusieurs milliers de personnes, c'est une procession incessante de croyants, qui viennent apporter des ex-votos de toute sorte, quelques-uns d'une naïveté touchante, en remerciement d'une grâce

ou d'une récompense obtenue. Ici, un bonhomme jette ses béquilles - là, un pénitent, pieds nus, se jette à plat-ventre sur les dalles, jusqu'au maître-hôtel assiégré de fidèles en prières.

Parfois même on voit, comme dans la scène représentée par notre gravure, une jeune mariée se dépouiller de ses riches parures, pour les offrir à la madone de Pompéi.

G. D'AMATO.

SUR UNE TOMBE

Nous sommes dans le mois des morts. Ce nous est l'occasion de reproduire les plus beaux passages de la belle pièce que suggéra à Hugo la mort de sa fille et que nous extrayons du tome II des "Contemporains":

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur.
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Emu par ce superbe et splendide horizon,
Examiner en moi les vérités profondes
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant me petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité ;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent ;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament ;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement ;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon père ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté,
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive.
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant,
L'homme subit le joug sans connaître les causes,
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant...

Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous ses pas,
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours ;

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient
J'en conviens, j'en conviens !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme,
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme
Je viens vous adorer !

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
Je me courbe à vos pieds devant vos cieus ouverts
Je me sens éclairé dans ma douleur amère
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire,
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela !
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis-là

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,
Le soir, quand tout se tait
Comme si, dans la nuit rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait !

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires.
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieus ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison ;

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

VICTOR HUGO.

MONUMENT NATIONAL

Le 15 novembre, les acteurs des Soirées de Famille joueront le grand drame *Simon le Voleur*, avec le concours du brillant comédien qu'est M. V. Dubreuil. Nos lecteurs, nous l'espérons, se feront comme toujours un devoir d'encourager notre théâtre national. Il le mérite à plus d'un titre.

LE BON MINISTRE

Le puissant Aeron-Raschild commençait à soupçonner que son vizir Giafar ne méritait pas la confiance qu'il lui avait donnée : les femmes d'Aaron, les habitants de Bagdad, les courtisans, les derviches, censuraient le vizir avec amertume. Le calife aimait Giafar ; il ne voulut pas le condamner sur les clameurs de la ville et de la cour : il visita son empire ; il vit partout la terre bien cultivée, la campagne riante, les ha-meaux opulents, les arts utiles en honneur, et la jeunesse dans la joie. Il visita ses places de guerre et ses ports de mer ; il vit de nombreux vaisseaux qui menaçaient les côtes de l'Afrique et de l'Asie ; il vit des guerriers disciplinés et contents ; ces guerriers, les matelots et les peuples des campagnes s'écriaient :

—O Dieu ! bénissez les fidèles, en prolongeant les jours d'Aaron-Raschild et de son vizir Giafar ; ils maintiennent dans l'empire la paix, la justice et l'abondance ; tu manifestes, grand Dieu, ton amour pour les fidèles, en leur donnant un calife comme Aaron et un vizir comme Giafar.

Le calife, touché de ces clameurs, entre dans une mosquée, s'y précipite à genoux, et s'écrie :

—Grand Dieu ! je te rends grâce, tu m'as donné un vizir dont mes peuples me disent du bien.

Je pense que le meilleur moyen de faire du bien aux pauvres n'est pas de les mettre à l'aise dans leur pauvreté, mais de les tirer de cet état.—FRANKLIN.



L'ARMÉE CHINOISE. — TROMPETTES SONNANT LE RASSEMBLEMENT AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GROSSE CAISSE



ITALIE. — Pèlerinage à la Vierge du Rosaire au Val de Pompéi : les pèlerins devant le tableau des miracles

Gigue

PAR

ADOLPHE THALASSO

(Danse au Palais de la Danse, rue de Paris)

Gigue

PIANO

The musical score is written for piano and consists of seven systems of music. Each system contains a grand staff with a treble and bass clef. The piece is in 2/4 time and features a lively, rhythmic melody. The score includes various dynamic markings such as *f*, *p*, *ff*, and *pp*, as well as articulation marks like accents and slurs. The first system begins with a forte (*f*) dynamic. The second system continues the melody with a piano (*p*) dynamic. The third system features a piano (*p*) dynamic in the first measure, followed by a fortissimo (*ff*) dynamic in the second measure, and a pianissimo (*pp*) dynamic in the third measure. The fourth system starts with a piano (*p*) dynamic. The fifth system includes first and second endings, marked with *1^a* and *2^a*. The sixth system continues the main melody with a fortissimo (*ff*) dynamic. The seventh system is marked 'Trompettes dans le lointain' and features a melodic line with a piano (*p*) dynamic. The score concludes with a final cadence.

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

LA MODE

Beaucoup de chapeaux de velours dans les nouveaux modèles. Tous garnis en largeur plutôt qu'en hauteur. Ces chapeaux sont en général très seyants.

Notre dessin No 1 donne un chapeau très pratique, car on peut le porter toute une saison sans que les garnitures s'abiment. En outre, il coiffe gracieusement.

La forme est en veloutine lilas bleuté, encadrée sur la passe d'une belle draperie de velours mordoré. Une large boucle retient cette draperie en avant et sert en même temps, à fixer les plumes sous un pouff de velours. Comme on peut s'en rendre compte par nos des-



sins, les chapeaux se font larges, encadrant bien la tête et les cheveux. Le fond se place aisément sur la coiffure qui se fait assez élevée, lorsqu'elle doit soutenir un chapeau.

Le dessin No 2 montre le devant et le dos d'une toque de velours de soie d'une jolie nuance amadou foncé, miroitante et chatoyante comme le sont cette année ces nuances fines, dérivées du marron, sur les velours légers et soyeux, spécialement employés pour modes. Comme garniture, un joli paon couché au milieu, voilà tout et cela suffit. Plus d'une, parmi nos lectrices, aimera ce chapeau, d'une distinction parfaite, qui coiffera aussi bien les toutes jeunes femmes et jeunes filles que les dames entre deux âges.

Puisque nous parlons des jeunes filles, voici pour elles une coiffure très à la mode à Paris, très facile à exécuter. Selon la hauteur du front et le type particulier, on ajoutera quelques bouclettes ou on la laissera telle que la représente le dessin ci-contre. Le soir, avant de se coucher, on aura soin de séparer les cheveux en trois parties. D'abord les cheveux du dessus de la tête, en travers et ensuite la masse des cheveux, qu'on séparera en deux en arrière. Ces trois parties, ramenées vers le visage, seront humectées d'alcool parfumé et nattées. Cela suffira pour leur donner une légère ondulation. Le matin, on défera les nattes et on rejettera les cheveux en arrière en ayant soin de les créper légèrement pour leur donner en même temps du flou et du soutien. On réunira alors tous les cheveux ensemble, on les tordra très légèrement en arrière sans tirer et on les fixera par une seule épingle. Cette façon de se coiffer est charmante et très jeune,



Comme façon de robes, rien de très nouveau. Les jupes restent plates du haut, montées à plis coussus, à pli Watteau ou à pli double. Les corsages à très petites pointes, reposant sur la jupe sont préférés pour

robes habillées, seulement terminés au bas par un liséré. La jupe portée sur le corsage, simplement liséré, ou cachée par une ceinture, reste le modèle à porter constamment. En ce moment, la grande nouveauté réside dans le choix et la diversité des garnitures, qu'il faut, avant tout, savoir combiner de façon originale.

CHRONIQUE

Le vent est au féminisme, paraît-il. Dans tous les cercles sociaux ou intimes, on ne parle que de cela. Il n'y a pas un journal ou une revue, de France et du Canada, qui n'agite cette importante question, cet épouvantail affreux, ce noir cauchemar qui se nomme "féminisme." Les moins braves crient gare ! et se voilent la face de leurs deux mains pour ne pas voir le spectre hideux. D'autres attendent patiemment le calme qui doit suivre cette effervescence nouvelle, pour chercher à froid la solution de ce nouveau problème : "Que sera la femme de l'avenir ?" Pour la plupart de celles qui sont plus ou moins intéressées dans le grand conflit féministe, je vous assure qu'elles s'amuse fort et rient à belles dents de tout ce mouvement, qui suscite chez le sexe à barbe, une si grande peur bleue.

Que sera la femme de l'avenir ? Je ne sais... Il ne fait pas bon, par le temps qui court, exposer trop ouvertement ses théories sur le féminisme. Cependant, comme à tout autre, il m'est bien permis d'exprimer mon opinion sur ce sujet.

Je suis loin d'être favorable à la trop large acception du sens que semble comporter ce mot "le féminisme," et je crois que toute femme, vraiment femme par sa nature essentiellement aimante et dévouée, jugera, avec son propre cœur, que le mariage dans les conditions favorables aux deux êtres qui s'aiment, avec le but louable qu'on s'y propose, est et sera toujours quand même le rôle principal de l'existence.

Toutefois, cette règle plus qu'aucune autre, peut-être, renferme de nombreuses exceptions. Dans la crainte où l'on est de voir périliter le mariage, il semblerait qu'on ne tient pas assez compte des dispositions d'un chacun. De même qu'il y a des hommes qui préfèrent rester célibataires, il se trouve aussi des femmes qui ne se sentent nullement attirées vers cet état. Le mariage est une vocation, et comme telle, il exige l'attrait nécessaire ; la Providence de plus, en facilite l'entrée à toute femme qu'Elle y appelle. Or, il est évident que de nos jours, toutes les femmes ne sont point destinées à se marier, parce que sur la surface du globe, la répartition sexuelle de la population est loin d'être égale. Qu'advient-il du surplus ?...

Maintenant, faisons trois parts : la première, pour celles à qui, comme dit le poète "la nature a dénié leur droit : la beauté," disons le mot : les laides enfin, et qui sont bien vite mises au rebut ; la seconde, pour les filles sans dot ; car, vous n'ignorez pas, qu'elle devient de plus en plus indispensable, la dot ; une troisième, pour celles qui veulent se dévouer à de vieux parents, devenus infirmes, ou à de jeunes orphelins, privés trop tôt du soutien paternel : et dans cette catégorie, il y a aussi les veuves, restées pauvres. Faisons encore une part, pour celles (et elles ne sont pas rares) qui ne veulent pas sacrifier leur cœur à une position sociale, trop chèrement acquise, et préfèrent se priver des joies de la maternité, plutôt que de se rendre coupables du crime de se livrer, sans amour, à un homme confiant, dont elles feront inévitablement le malheur, tout en subissant elles-mêmes un trop long martyre. Créées par Dieu, elles ont le droit de vivre, et il leur en faut le moyen.

A une époque plus reculée, le travail manuel (coudre, broderies, dentelles, etc.), pouvait créer un revenu suffisant à la femme, mais les capitalistes ont exploité cette industrie tout-à-fait féminine. Certains hommes se sont creusé la cervelle à trouver le moyen de perfectionner cet art si délicat et si fécond en revenus. Les fabriques ont surgi, et les hommes, presque seuls, ont bénéficié de cette œuvre géniale de la femme.

Il y a bien encore ces grands magasins, où l'on exige des jeunes employées qu'elles se tiennent constamment debout, durant une journée longue de neuf à dix heures, et qu'on rémunère par un salaire dérisoire. Mais ce n'est pas là le principal obstacle. Trop heureuses encore sont celles qui réussissent à y entrer, quand le trop grand besoin se fait sentir. Mais l'élément masculin est là, mesurant le linon, la soie et le velours, et à l'arrière-partie du magasin, le tailleur de fort délicatement coupe dans l'étoffe à robes, et ajuste, tandis, qu'à la porte voisine, quelques-unes iront déguster la bonne soupe aux huîtres et les succulentes pralines du confiseur et les autres entreront chez le coiffeur d'à côté, pour y faire faire leurs cheveux.

Que quelques-unes de ces femmes, à qui le mariage, pour les raisons sus-dites, est en quelque sorte interdit, deviennent avocates, doctresses, sténographes, si leurs aptitudes les portent à ces professions, je crois vraiment que le mal n'est pas si grand. D'ailleurs, le nombre en sera toujours très limité, vu les recrues nombreuses que feront sans cesse le mariage et le cloître. Et craindrait-on, véritablement, que chez la femme, la faiblesse de son intelligence ne lui permette pas de se maintenir à la hauteur de sa position ? Bah !... Un événement, tout récent, nous a prouvé le contraire. Une femme de notre pays, diplômée en pharmacie, vient de remporter la médaille d'or sur une concurrence joliment respectable d'aspirants masculins. Et encore, a-t-on eu le soin de dire que l'examen écrit et oral avait été très sévère. Nos universités anglaises ont proclamé le mérite des femmes étudiantes, dans les différentes professions, en leur décernant, assez souvent, les premiers prix, à l'ébahissement des jeunes *dudes*, à l'esprit sérieux, s'amusant, durant les cours, à jouer à la crosse ou au lawn-tennis.

Pour prouver que la femme a l'intelligence moins susceptible de développement que l'homme, on cite des noms et des noms, comme gloires masculines. Fort bien, mais il faut tenir compte que, de tout temps, l'instruction donnée à la femme a toujours été très restreinte. Il serait souverainement injuste d'établir une comparaison qui, tout naturellement, s'écroulerait par la base. Et pourtant, comme étoiles littéraires, nous avons bien les Maintenon, les Sevigné, les Swetchine, etc, etc. Comme génie militaire, une Jeanne d'Arc incomparable. Ah ! je vous vois vous cramponner à l'inspiration divine. Bossuet en était une expression vivante. Mais la sublime sainte Thérèse, que les Pères de l'Eglise ont surnommée "la philosophe des philosophes". Dites, qu'en pensez-vous ?

Ma causerie est déjà trop longue. Je vous laisse à vos réflexions, mesdames. Croyez que j'ai voulu, avant tout, servir la cause de la femme, celle à qui le mariage ferme sa porte, ou qui le repousse pour les raisons sus-énoncées, et qui lutte avec l'existence pour son morceau de pain et la subsistance d'êtres qui lui sont chers.

ATTALA.

A lire dans une autre colonne de ce même numéro une magnifique poésie de Victor Hugo intitulée *Ser une tombe* que je reproduis spécialement pour mes lectrices.

L'attente use la joie comme le temps use la douleur.—
JEANNE DOMPIÈRE.

La vie se passe en absence ; on est toujours entre le souvenir et l'espérance, on ne jouit jamais.—
Mme DU DEFFAND.



La petite.—Oh ! regarde donc, maman, il se mouche dans ses doigts !

La Mère.—Oh ! le sale ! après cela, il va se mettre à toucher des briques ! et dire qu'on est exposé à habiter une maison pareille.

LA MISSION DES SAUTEUX DU LAC DES BOIS

Voici une correspondance qui nous donne des détails édifiants et pittoresques sur le progrès de l'évangélisation parmi les sauvages tribus païennes du Manitoba.

Il n'y a guère plus de vingt ans que la province du Manitoba est reliée au reste de l'Amérique par une voie ferrée. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, malgré les progrès de la civilisation, il reste encore dans l'archidiocèse de Saint-Boniface des populations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. Malgré le zèle des missionnaires, le peu de ressources dont ils disposent ne leur a point permis de convertir toutes les tribus sauvages qui vivent sur les bords de nos grands lacs et de nos belles rivières. Sur environ 14,500 aborigènes, 3,000 seulement sont convertis.

Je me contenterai aujourd'hui de parler des Sautoux du lac des Bois.

Dès 1732, le R. P. Messenger, de la Compagnie de Jésus, donnait une première mission au fort Saint-Charles. En 1735, il fut remplacé par le R. P. Aulneau, qui fut assassiné.

Depuis plus d'un siècle et demi que cet événement tragique a eu lieu, il semble que le sang du juste pèse sur la tête de ces pauvres Sautoux. En effet, ils voyaient passer les missionnaires au milieu d'eux, sans être touchés par leurs prédications et leur dévouement. Quelques années après son arrivée à la Rivière Rouge, Mgr Provencher envoya M. Belcourt pour les instruire. Tout d'abord sa mission sembla couronnée de succès ; mais l'inconstance de ces pauvres idolâtres ne tarda pas à les faire retourner à leurs anciennes ténèbres. Puis ce fut le R. P. Lacombe qui les visita ; ils cherchèrent à attenter à sa vie. Voulez-vous savoir la cause de leur attachement au paganisme et de leurs préventions contre le prêtre ? C'est l'influence néfaste des jongleurs. Supprimez les jongleurs, et le missionnaire sera reçu à bras ouverts.

Mais la tâche est difficile, ces personnages étant en relations directes avec les puissances de l'enfer.

Il y a quelques années, un de ces sorciers voulut consulter ses *Powacau* (démons favoris). La loge où il devait se livrer à ses sorcelleries, était construite en pieux debout, plantés à quelques pouces de distance et réunis au sommet. Ses compagnons l'avaient ligotté fortement, bras et pieds liés, à quelques pas de la loge et en dehors. Il ordonna qu'on battît les tam-

bours, et il se trouva transporté, on ne sait comment, au milieu de la hutte. Il se mit à invoquer ses démons et s'écria :

—Les démons refusent de me parler parce que l'homme de la prière a célébré la messe ici.

Le sorcier avait raison ; quelque temps auparavant, un missionnaire avait offert le saint sacrifice en cet endroit.

Cependant, il paraît évident qu'aujourd'hui Dieu jette des regards de miséricorde sur ces enfants de la forêt, et que le dévouement, les sacrifices persévérants des missionnaires toucheront leurs cœurs si longtemps rebelles. L'heure de leur conversion ne saurait tarder, nous en avons l'assurance.

Tous les ans, les Sautoux se réunissent dans une île, nommée *Soboscochim*. C'est là que leur agent vient, à un jour indiqué d'avance, payer à chaque famille la redevance due par le gouvernement, pour les indemniser de la cession de leur territoire de chasse.

Il y a trois ans, les missionnaires voulurent profiter de cette circonstance, où presque tous les sauvages du lac des Bois étaient réunis, pour faire pénétrer chez eux la lumière du christianisme. Les chefs ne consentirent à les entendre qu'à la condition qu'ils ne parleraient pas de religion. Pour ne pas irriter les esprits, les missionnaires durent accéder à leur demande ; mais ils insistèrent sur l'importance de l'instruction pour les enfants.

Malgré l'insuccès de cette première tentative, ils ne se découragèrent pas ; le premier pas était fait, puisque les sauvages avaient consenti à les entendre. Cette année, en effet, Mgr Langevin se rendit de Saint-Boniface à l'île *Soboscochim*, accompagné des RR. PP. Camper, Cahill, Thibaudeau et de deux Pères Jésuites. Un millier de sauvages se trouvaient là, dans leur costume de fête, la tête ornée de plumes, et les épaules enveloppées de couvertures aux couleurs variées. Leurs *jongleurs* n'avaient pas manqué non plus d'assister à cette réunion, afin de neutraliser, par leur influence néfaste, l'action du missionnaire.

Après avoir visité le campement des sauvages, composé de 300 tentes, Monseigneur les invita à se réunir tous sous une tente commune. Neuf chefs et les notables de la tribu se trouvèrent présents. Après avoir donné une poignée de main et du tabac aux premiers de la tribu, Mgr l'Archevêque et les RR. PP. Camper et Cahill prirent la parole tour à tour.

Il était évident pour tous que ces discours produisaient une profonde impression. Plusieurs Sautoux donnaient des signes d'approbation non équivoques, et presque tous paraissaient ébranlés.

Ce qui nous permet de compter sur de nombreuses conversions, c'est que le grand chef Powassin se montra très bien disposé. Mais hélas, il faudrait poursuivre cette œuvre en envoyant plusieurs missionnaires dans les diverses Réserves échelonnées sur le rivage de l'immense lac des Bois, afin de continuer et d'affermir ce premier travail.

Ce n'est pas tout de jeter la semence dans la terre ; pour qu'elle rapporte des fruits abondants, il faut la rosée du ciel, la fraîcheur du matin et la chaleur du soleil. Ainsi en est-il pour nos pauvres Sautoux ; sans l'action continue, incessante du missionnaire, leur cœur ne sera qu'une terre stérile et qu'un sol épineux. Mais il est vraiment désolant d'avoir à constater que, faute de ressources pécuniaires, Monseigneur se trouve dans l'impossibilité de leur donner des prêtres résidents. Ce n'est pour ainsi dire qu'en passant que l'on peut les visiter, et le grain de la bonne semence se trouve ainsi étouffé avant d'avoir pu germer et produire des fruits ; car les jongleurs ne tardent guère à faire disparaître les bonnes dispositions des Sauvages.

Mgr Langevin a pu heureusement fonder, près du Portage-du-Rat, une école industrielle placée sous la direction des Pères Oblats et des Sœurs de la Charité. Les sauvages se montrent très touchés des soins prodigués à leurs enfants dans cet établissement. Les jeunes Sautoux, forts intelligents, se montrent en général dociles aux instructions qu'ils y reçoivent. Toutefois, à leur sortie de cette maison, à l'âge de dix-huit ans, ils sont exposés à perdre la foi, lorsqu'ils se trouvent soumis à l'influence païenne de leur tribu. Il est vraiment pénible de voir ces enfants retourner quelquefois à leurs anciennes superstitions.

Plusieurs vieux chefs retiennent encore des groupes de famille dans l'esclavage du paganisme ; mais les jeunes chefs font un accueil bienveillant aux prêtres qui les visitent. Dans quelques années, un certain nombre d'élèves de l'école industrielle iront répandre la bonne nouvelle parmi leurs parents et pourront seconder les efforts des missionnaires.

C'est pourquoi nous faisons un appel pressant aux âmes charitables, pour nous aider à hâter le jour béni où ces aborigènes entreront dans le sein de l'Église.

Nous sollicitons donc le secours des prières et l'obole des catholiques, afin que des missionnaires puissent bientôt leur être donnés. Il est certain que, si une Réserve se faisait catholique, toutes les autres s'enrôleraient facilement sous l'étendard du Christ. N'oublions pas que Notre-Seigneur a versé son sang pour eux comme pour tous les hommes et que celui qui contribue à sauver l'âme de son frère, s'attire d'abondantes bénédictions et assure par là même son propre salut.

M. JOSEPH PRUDHOMME,
Missionnaire.

JEUNESSE DE CŒUR

Heureux ceux qui toujours bercés de chers espoirs,
Gardent pieusement les illusions blanches :
Pour eux les mêmes voix murmurent dans les branches
Les chansons des matins et les hymnes des soirs.

Leur idéal renait en rares floraisons
Malgré le deuil des jours, les hivers et la neige.
D'heureuses visions sont leur riant cortège,
Leur bonheur est tissé d'oubli et de pardons.

Pour eux la vie est douce ainsi qu'une caresse.
Leur cœur tout palpitant d'éternelle jeunesse,
S'épanouit encore malgré le froid des ans.

Avec eux, le matin, la chimère se lève
Et la mort, indulgente à leur âme d'enfant,
Leur fermera les yeux avec un dernier rêve.

M. LANGLOIS.

Notes Historiques

Le bourreau Humphrey

A l'époque sanglante de la rébellion de 1837-38, le bourreau à Montréal, était un nommé Humphrey.

Humphrey avec un effrayant cynisme, bravait le mépris public ; lui seul parmi les bourreaux refusa de dérober ses traits sous un grand manteau noir.

Il était taillé en hercule, très obèse, et quoique n'étant atteint d'aucune infirmité, il marchait courbé sur un bâton.

Les enfants se reculaient en frémissant à son approche, car personne n'ignorait alors qu'elles étaient ses ignobles fonctions.

Personne ne connaissait sa demeure ; il courait sur son compte, dans le peuple, les légendes les plus curieuses. Il n'a jamais essayé de se cacher et, chose vraiment étrange, on n'a jamais essayé de le frapper dans les rues. Il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une telle terreur, que les plus hardis, même en nombre, n'auraient pas voulu combattre contre un tel adversaire.

Voici les noms des glorieux martyrs de nos libertés, souillés par les mains du bourreau Humphrey :

21 décembre 1838.—J.-N. Cardinal, N.P., Joseph Duquet, étudiant en droit.

18 janvier 1839.—T.-Théophile Decoigne, Joseph-Jacques Robert, Ambroise Sanguinet, Charles Sanguinet, François-Xavier Hamelin.

15 février 1839.—F.-X. Thomas de Lorimier, François Nicolas, Pierre-Rémi Narbonne, Amable Daunais, Charles Hindelang.

Dollard et ses compagnons

On a écrit tant de choses plus ou moins inexacts au sujet de leur fait d'armes, qu'il est temps de reproduire l'extrait mortuaire de ces braves. Il établit que le combat eut lieu au pied du Long Saut, vers le 25 mai 1660, entre 800 Iroquois et 17 Français de Montréal, accompagnés de 4 Algonquins et d'environ 40 Hurons. Treize Français furent tués sur la place et quatre furent faits prisonniers, en sus des sauvages alliés, tant tués que prisonniers, dont le nombre n'est pas indiqué.

Le 3ème de juin 1660.

Nous avons reçu nouvelles par un huron qui s'estoit sauvé d'entre les mains des Iroquois qui l'avoient pris prisonnier au combat qui s'estoit fait 8 jours auparavant entre les Iroquois, qui estoient au nombre de huit cent, et dix-sept Français de cette habitation et quatre Algonquins et environ quarante Hurons au pied du Long Saut, que treize de nos Français avoient esté tués sur la place et quatre emmenés prisonniers, lesquels dits depuis nous avons appris par quatre Hurons qui se sont sauvés, avoir été cruellement brûlés par les Iroquois en leur pays. Or, les noms des Français morts estoient :

Adam Daulat, commandant, âgé de 24 ans ; Jacques Brassier, 29 ans ; Jean Tavernier dit La Rochetière, armurier, 28 ans ; Nicolas Tillemont, serrurier, 29 ans ; Laurent Hébert dit la Rivière, 27 ans ; Alouïs de l'Estre, chaudière, 31 ans ; Nicolas Gosselin, 29 ans ; Robert Jurés, 24 ans. Nous avons appris qu'il s'est sauvé par les Hollandais et retourné en France. Jacques Boisseau, 23 ans ; Louys Martin, 21 ans ; Christophe Augier dit des Jardins, 26 ans ; Estienne Robin dit des Forges, 27 ans ; Jean Valet, 27 ans ; René Doussin, 30 ans ; Jean Le Compte, 26 ans ; Simon Guenet, 29 ans ; François Crusson dit Piloté, 24 ans.—D. G.

La chasse-galerie

La chasse-galerie est une légende apportée de France, et adaptée au pays par nos voyageurs et coureurs des bois. D'après cette légende, ceux qui désirent être transportés rapidement d'un endroit à un autre, à travers les airs, et généralement en canot d'écorce, passent marché avec Satan pour la réussite du voyage, que le Prince des Ténèbres s'engage à mener à bonne fin aux conditions suivantes :

1. Durant tout le temps du trajet, le nom de Dieu ne doit pas être prononcé ;

2. Les voyageurs veilleront à ne pas s'accrocher, en route, aux croix surmontant les clochers des églises ;

3. Les voyageurs conviennent de livrer leurs âmes au diable, s'ils violent les deux conditions ci-dessus. Ces conditions une fois stipulées, il n'y a plus qu'à prendre place dans le canot et à prononcer les trois mots cabalistiques : Acabri ! Acabra ! Acabram ! L'embarcation s'élève alors dans les airs, qu'elle traverse à raison de cinquante lieues à l'heure. (Ces renseignements sont extraits de la nouvelle "la chasse-galerie," publiée par M. Honoré Beaugrand, dans le *Century Magazine* de septembre 1892).

En Saintonge, d'où nous vient la légende, la chasse-galerie, est encore aujourd'hui l'une des vieilles terreurs de la campagne. On y définit par là le passage bruyant, durant la nuit, d'une troupe de diables sifflant, hurlant, faisant claquer des fouets et emportant des quartiers d'hommes. Les esprits forts, par contre, soutiennent que tout ce beau vacarme est en réalité causé par des vols de cigognes et de canards sifflants, qui effraient les pochards attardés sur les routes.

Nous venons de rencontrer, dans un ouvrage de Pierre Loti (*Livre de la pitié et de la mort*, p. 123), quelques lignes relatives à ce sujet et que nous croyons utile de rappeler ici. Pierre Loti relate, en ces lignes, un souvenir de sa jeunesse, et la chose se passe dans l'antique demeure de sa famille, sise précisément dans l'ancienne province de Saintonge :

Dans le grand silence, nous avons entendu passer au-dessus des toits... un vol d'oiseaux sauvages qui émigration vers d'autres climats ; un peu une musique de chasse-galerie, un bruit de voix aigres, très nombreuses gémissant toutes à la fois...

M. Louis Fréchette, qui tient aussi pour l'origine française du mot, citait, dans une de ses chroniques de *La Patrie*, un autre fait bien concluant :

Dans le district de Québec, raconte-t-il, la chasse-galerie se rapproche plus de la légende française. Un homme est allé à la chasse pendant la grand-messe le dimanche, et, depuis lors, il parcourt les airs avec ses chiens en criant : "Tayaut ! tayaut !..."

Or, la preuve que la légende est d'origine française, c'est que ce terme de chasse est complètement inusité au Canada ; il ne s'est conservé que dans la légende.

La chasse-galerie n'est plus maintenant qu'une tradition au Canada, et l'on trouverait à peine quelques rares "vieux de la vieille" pour y ajouter foi. Mais, même dans les temps où la crédulité de nos pères s'exerçait à cet endroit, la chasse-galerie n'inspirait aucune crainte. Presque toujours, elle se présentait sous forme d'une bande de joyeux lurons, chantant force gais refrains et pagayant avec vigueur leurs canots d'écorce à travers les airs. D'autres fois encore, c'était une troupe de chasseurs, se suivant à la queue-leu-leu à la crête des nuages, et ce dût même être là ce qui a donné lieu à l'étymologie primitive du mot : la galerie ou bande de chasseurs. Par les belles nuits tranquilles, nous raconte-t-on, on entendait tout à clair le galop des chevaux, l'aboiement des meutes, l'hallali des cors, etc.—SYLVA CLAPIN.

Le comte de Caulincourt

Sur la route de Nicolet à la Baie du Febvre, à mi-chemin entre les propriétés de M. Raimbault et de M. Fournier, était venu s'abattre, vers 1816, un personnage mystérieux.

Ayant fait l'acquisition d'une ferme, il y bâtit une maison qui n'avait de particulier que les divisions intérieures.

Son voisin, Louis Beaulac, riche cultivateur, fameux gars de six pieds, et qui avait servi dans les milices de 1812, a eu l'avantage de connaître et de fréquenter habituellement ce personnage, et d'admirer la science militaire de "monsieur le comte."

A son dire, "monsieur le comte" avait toute une chambre remplie de cartes militaires et d'armes de toutes espèces et d'une grande valeur.

A ses heures, "monsieur le comte" déployait ses cartes sous les grands ormes, près de sa maison, et là, à quatre pattes sur ses plans, il suivait et traçait des lignes, causant et discutant et interpellant, tout haut, il s'animait comme au milieu de contradicteurs... probablement des ombres de Waterloo.

Sa maison était le rendez-vous de messieurs les curés d'Yamaska, la Baie, Nicolet, Saint-Grégoire, Trois-Rivières, etc., régions que l'on nommait alors "la petite France," à cause de ces messieurs qui étaient des prêtres émigrés de la France.

Un beau matin, dit Beaulac, la maison fut trouvée vide : monsieur le comte était parti armes et bagages, sans tambour ni trompette.

A cette époque, le vent politique était à la tempête, et le comte Dalhousie débarquait sur nos bords comme gouverneur de la province.

Cette arrivée et ce départ subits n'évoquent-ils pas les dé mêlées de ces deux personnages dans la politique et les guerres de l'empire ?

Beaulac n'a jamais connu son singulier voisin sous un autre nom que celui de "monsieur le comte."

—Mais, me dit-il un jour, vous pouvez trouver son nom au presbytère, car il a fait baptiser là un enfant.

En effet, j'ai trouvé ce nom, et voici cet acte tel que couché au registre de la Baie du Febvre :

Le trente-et-un mars mil huit cent dix huit, fait par nous prêtre soussigné, a été baptisé Charles-François-Joseph, né de ce jour du légitime mariage de monsieur François-Benoit-Auguste, comte d'Ancourt, et de dame Adélaïde-Antoinette-Augustine, comtesse de Galifait. Le parrain a été Louis Lefebvre dit Beaulac, et la marraine Monique Robidas, épouse du parrain. Le père a signé avec nous, le parrain et la marraine ont déclaré ne le savoir.

Le comte d'ANCOURT.
FOURNIER, Ptre.

Est-ce le comte de Caulincourt ?—L.-M. BLONDIN.

Le capitaine Nadeau

A la date du 30 mai 1760, le capitaine Knox, qui faisait partie de l'armée anglaise, écrit dans son *Journal* : "A native of the parish of St-Michel was hanged yesterday, in sight of his own hamlet, for having exerted his utmost endeavours to spirit up his countrymen to revolt, and drawing several of his own company, he being a captain of the militia, to join the late french army."

M. de Gaspé, dans ses *Anciens Canadiens*, nous donne le nom de ce brave. Il était meunier et se nommait Nadeau. Il était surtout accusé d'avoir fourni des vivres à l'armée française. Dans un moment de colère, le général Murray le condamna à mort. Le pauvre meunier fut pendu à une vergue de son moulin à vent. Son cadavre y demeura trois jours, balancé au gré des vents et de la tempête. Murray reconnut bientôt son erreur et, pour réparer sa faute, il adopta les deux filles de sa victime. Il les amena avec lui en Angleterre. On a cru longtemps, à Saint-Michel, qu'il les avait fait périr pendant la traversée de l'Atlantique. Une telle idée est ridicule. Il est plus rationnel de croire que Murray les fit élever convenablement et qu'elles devinrent plus tard d'honorables mères de familles.

En 1768, le gouverneur Carleton, plus tard lord Dorchester, visitant Saint Charles de Bellechasse, se fit présenter le fils orphelin du meunier Nadeau. Le gouverneur donna au pauvre enfant des marques d'une bonté paternelle. Il ordonna qu'on le mit en pension au séminaire de Québec, en disant : "C'est un général qui lui a fait perdre son père, c'est un général qui lui en fera retrouver un autre."

En effet, M. l'abbé Rhéaume, du séminaire de Québec, me dit qu'il a trouvé dans un cahier intitulé : "Annales du séminaire de Québec," qui contient les noms des pensionnaires jusqu'en 1770, l'entrée suivante : "30 octobre 1768, Charles Nadeau, de Québec."

Dans le *Brouillard* de 1748 à 1770, il a aussi trouvé l'entrée suivante : "14 nov. 1769, reçu pour solde de la pension du petit Nadeau, 54 l."

(Extrait des *Recherches Historiques*.)



LA CHLOROSE.

Une des plus communes et des plus sérieuses indispositions qui affectent les jeunes filles.

La jeune fille qui se sent lasse et sujette à la mélancolie, qui fuit l'exercice, la société et les plaisirs, qui souffre de dyspepsie, de constipation et de palpitation du cœur, et dont les lèvres, la langue, les gencives et le visage prennent une couleur blanchâtre, cette jeune fille souffre de la Chlorose et peut, avec l'aide des

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

recouvrer la santé et le bonheur. Les Pilules de Longue Vie (Bonard) ne manquent jamais de guérir cette maladie en faisant du sang nouveau, riche et pur, et en relevant en même temps les joues abattues.

Lisez ce qu'écrivent deux jeunes filles qui souffraient de cette maladie, et qui ont obtenu une guérison par l'usage de ce remède souverain.

LA C^{ie} MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,
MESSIEURS,

Je souffrais de maux de tête continuels et de grande faiblesse et cela depuis que j'étais petite fille. J'avais essayé un grand nombre de toniques sans obtenir de résultats satisfaisants, lorsqu'on me conseilla de prendre des

Pilules de Longue Vie. Après un traitement de quatre mois, je me sens forte et en santé comme je ne me suis jamais sentie de ma vie. Je ne puis faire autrement que de recommander les **Pilules de Longue Vie** à toutes les personnes souffrant d'anémie, de chlorose et de faiblesse générale.

Montréal, 6 juin 1900.

ALICE KING,
7, rue Cathédrale.

LA C^{ie} MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,
MESSIEURS,

J'étais souffrante, faible et pâle. J'ai lu avec intérêt vos annonces pour les **Pilules de Longue Vie**. J'ai hésité d'abord, puis je me suis décidé à en prendre une boîte, puis deux, et à la troisième j'ai ressenti un changement remarquable. Je sais qu'il y a nombre de mes compagnes souffrant du même mal que moi, et je suis heureuse de pouvoir leur être utile en leur disant que, grâce aux **Pilules de Longue Vie**, j'ai été guérie et rendue à la santé. Vous pouvez en juger par ma photographie.

Bien à vous,
Montréal, 18 mai 1900.

VICTORIA DUPONT,
619B, rue St-Laurent.

Nous vous offrons une guérison permanente.

Si vous souffrez d'anémie, de faiblesse féminine, de dyspepsie, ou d'autres maladies particulières à votre sexe, n'attendez pas que votre maladie devienne chronique, mais écrivez-nous de suite, et nous vous enverrons sur réception d'un timbre de 2 cents une boîte de **Pilules de Longue Vie (Bonard)**, ainsi qu'un blanc de consultation.

POUR CONSULTATIONS GRATUITES, écrivez à nos médecins spécialistes ou venez les consulter à nos bureaux, cela ne vous coûtera absolument rien. Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

LA C^{ie} MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les Pilules de Longue Vie (Bonard) sont en vente dans toutes les pharmacies, à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



NO. 7.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre qu'on ne savait pas destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée.

Joignez à l'envoi DIX CENTS en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception.

Adressez comme suit: Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, joignez la somme de 50cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Zulika.—Il y a chez vous un peu d'orgueil, mais sans exagération; vous êtes de nature dévouée, mais la tête vient quelquefois arrêter les bons mouvements de votre cœur, et vous fait commettre des actes d'égoïsme très grands; vivacité; esprit d'initiative; obstination et un peu agressive. Si ce n'était que votre douceur, cela serait déplorable; ordre; précision; économie; matérialisme, vous êtes sujette à des abattements, à des idées noires, mais, par un effort de votre volonté, vous vous relevez; peu stable dans vos résolutions; imagination trop vive ainsi que la sensibilité, elles causent confusion d'idées; prudence; gêne; manque de confiance en vous.

Nabuchodonosor.—Il est très difficile d'analyser ces sortes d'écriture, et la graphologie nous enseigne d'être très réservé, à moins que nous ayons la signature et une couple de spécimens; toute fois, je crois pouvoir vous dire que vous dissimulez votre caractère; soit que vous soyez d'une extrême sensibilité et que vous vouliez paraître froid et sans pitié, etc. Cependant, vous êtes très réservé et énergique; ambitieux; enthousiasme; esprit de contradiction; volonté ferme et résolue; il n'est pas facile de vous influencer; beaucoup de vivacité, mais sans faire disparaître votre ordre; prudence; économie; simplicité; jugement sain; gourmandise; ruses; souplesse d'idées.

Annette de W.—Orgueil vulgaire et prétentieux, désire s'attirer l'attention, par des actes excentriques; gaîté; douceur; désordre; ambition; ardeur de premier entrain, énergie; franchise; imagination; générosité; sans-gêne; tendresse; bonté; impressionnabilité; logicienne mais irréflectie; bavardage; esprit de contradiction; amour des louanges; manque de conscience; dévouement; n'aime pas à imposer sa volonté; amour de la clarté; un peu d'obstination, mais aussi volonté faible;

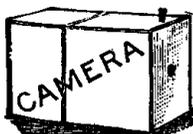


Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal.



GRATIS

Comptez avec accessoires et instructions. Pose un portrait 3 1/2 pouces, et n'importe quelle personne peut en suivant les instructions apprendre à le faire fonctionner. Les accessoires comprennent 1 Camera, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de Hypo, 1 châssis à imprimer, 1 plat à développer, 1 paquet de révélateur, 1 "set" de dilutions, 1 bain virage, 1 paquet de poudre à fixer, 1 paquet de papier argent, 1 paquet de papier rubis. Caméras et accessoires emballés avec soin et envoyés tous frais payés, aux personnes qui vendront seulement 10 épingles à cravates à 15c. chacune. Ces épingles sont très bien finies en or, de différents patrons et ornées de belles pierres imitation de Diamants, Rubis et Émeraudes. Elles sont de bonne qualité, et pour cette raison, très faciles à vendre. Envoyez cette annonce, avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons votre Camera tous frais payés.

THE GEM PIN CO., Bldg 1503 Toronto.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 6 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

imagination trop vive, causant confusion d'idées ; susceptibilité.

Gaie prisonnière.—Douceur ; sensibilité ; amour ; dévouement ; originalité ; clarté ; ordre ; politesse ; excitation ; bonne santé ; amour du confortable ; indécision ; orgueil excentrique ; pose ; désir d'attirer l'attention par l'étrangeté ; ardeur ; entrain ; vivacité ; volonté résolue ; si ce n'était que votre douceur, vous seriez terrible par votre colère et vos emportements et votre despotisme ; souplesse d'esprit ; manque de délicatesse ; défiance.

Josette.—Grande originalité ; gracieuse ; amour du beau ; goûts artistiques ; exaltation, mais contenue ; manque de confiance en vous-même ; indécision ; vous êtes satisfaite de la position acquise ; orgueil de comparaison ; goûts de vie aristocratiques ; écriture type indiquant la douceur ; ordre ; défiance ; crainte de l'opinion publique ; esprit autoritaire ; constance ; probité ; amour du devoir ; nature dévouée.

Annette (de Josette).—Très bon jugement ; intelligence peu commune ; simplicité de manières ; désir d'être approuvée ; timidité ; obstination ; susceptibilité ; empire sur la passion ; absence d'orgueil ; ordre ; propreté ; amour du travail ; tendresse ; franchise ; réserve ; vivacité ; grande économie ; enthousiasme ; nature affable, mais quand vient le temps d'être réellement utile à son prochain ; votre affabilité ; délicatesse.

A ma vie c'est toi A.—Il n'y avait pas d'argent dans votre lettre. Veuillez vous conformer à la règle.

Jean-Napoléon.—La réponse au pseudonyme Nap n'est pas celle de Jean-Napoléon ; la vôtre paraîtra à son tour.

A qui Nodé.—Originalité ; fantaisie ; obstination douce ; délicatesse ; vous aimez à plaire, à vous faire aimer et à produire de l'effet ; goûts aristocratiques ; politesse cérémonieuse ; esprit romanesque et aventurier ; votre imagination a besoin d'être contrôlée ; prétextation ; manque de précision et d'ordre, mais prudence ; sympathique et tendre ; caractère encore enfant ; franchise ; douceur et gaieté ; nature caressante et aimante.

Docteur Ladoine.—Franche ; naïve ; vues larges ; aspirations élevées ; politesse ; caractère irrégulier ; ne pense pas comme tout le monde ; très peu communicatif ; réserve et discrétion ; jugement un peu confus ; manque de prudence, de dévouement ; timidité ; recherche du mieux ; manque d'ordre.

Ma vieille.—Prodigalité, ne tient nullement à l'argent, mais vous ne dépen-

INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Kat, 708. Consultations gratuites.

POUR GUERIR LA MALADIE DES NERFS

L'anémie ou l'affaiblissement du sang est une des principales causes de la maladie des nerfs. Constater la cause, c'est indiquer le remède, le traitement avec les **PILULES DE LONGUE VIE** du **CHIMISTE BONARD**.

Montréal, 19 Avril 1899.

LA CIE CAFÉSANTÉ Montréal :



J. Albert Parent

MESSIEURS

J'ai fait usage de votre **CAFESANTE FORTIER** durant quelque temps et je suis convaincu qu'il est préférable à tout autre breuvage sous tous rapports, enfin c'est un breuvage qui aide beaucoup la digestion.

567 rue DeLorimier.

En vente par tous les pharmaciens et épiciers.

Plus de Sommeil! Plus d'Appétif!

La femme est d'une constitution ordinairement délicate, elle a besoin de beaucoup de ménagements et doit éviter le surmenage sous toutes ses formes.



Lorsque le système est affaibli, tous les organes sont inhabiles à remplir leurs fonctions, et comme conséquence la perte du sommeil survient, l'appétit disparaît et l'organisme entier est affecté

Il faut alors faire usage d'un remède énergique et efficace pour rendre aux organes la force qu'ils ont perdue. Voici ce que dit lacuniquement à ce propos Mme A. Souvester, de Manchang, Mass. :

"Obligée de travailler pour subvenir aux besoins de ma nombreuse famille, je ne tardai pas à perdre graduellement mes forces ; le sommeil disparut de ma paupière et l'appétit s'en alla entièrement. J'étais dans un état de faiblesse extrême, et à deux doigts de la fin, lorsque je tombai sur une annonce recommandant votre Régulateur de la Santé de la Femme. J'en

pris 10 bouteilles, et je suis maintenant forte et vigoureuse ; le sommeil est revenu et l'appétit est meilleur que jamais.

Ce que ce remède a fait pour Mme Souvester, il le fera pour toutes les femmes faibles, malades, à bout de forces. Il suffit pour cela d'en faire l'essai. Le Régulateur de la Santé de la Femme du Dr J. Larivière se vend en bouteilles, en pilules argentées, au prix de \$1.00 la bouteille, ou la boîte. Ses Female Plasters, employés en même temps que le Régulateur, sont vendus 25 cents chacun, dans toutes les pharmacies ; ou écrire au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

.. TEL. BELL 1387 ..

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT...

Vieilles Argenteries Réparées et Replaquées.

PRIX MODÉRÉS.

40, COTE ST-LAMBERT, Montréal.



Une simple application de

COMME Du Dr. Adam
GUERIT LE MAL DE DENTS

Prix : 10 Cents. En vente dans toutes les Pharmacies

sez seulement que pour votre bénéfice, pour le plaisir que vous en retirez, car vous n'êtes pas charitable mais de nature convergente ; amoureuse du faste et des honneurs ; vous êtes très prompte, très emportée, mais l'on dirait que vous essayez à corriger ce défaut ; manque d'ordre ; originale ; douceur ; sensibilité ; gourmandise ; ruses ; imagination trop vive, sans nuire cependant au jugement ; orgueil de vous-même, ou orgueil fantasque ; un peu timide ; vous n'aimez pas à imposer votre volonté.

THEATRE NATIONAL

On a joué la semaine dernière à ce théâtre populaire *Les deux Orphelines*. Ce drame plein de vie qui fait pleurer et rire, a été très bien rendu par les artistes, qui forment une des meilleures troupes du genre et qui laisse loin derrière elle les troupes françaises que nous avons eues à Montréal.

Se sont distingués tout particulièrement, Mme Petitjean, dans le rôle de la Frochard, Mmes Nozières, Bouzelli et Rhéa ; du côté des hommes, MM. Petitjean, Daoust, Labelle et Hamel, jusqu'au domestique de M. le chevalier, M. Bouzelli, qui a frisé la perfection.

Somme toute succès complet sur toute la ligne. Cette semaine on joue *Les deux Gosses*. Matinés lundi, mercredi, jeudi, samedi et dimanche à 2.15 heures. Que l'on ne manque d'aller entendre ce magnifique drame.

A TOUS LES AGES

Les vieillards, les adultes, les enfants retirent le plus grand avantage de l'emploi du *Baume Rhumal* contre les affections de la gorge et des poumons.

—La seule propriété permanente dans le monde est la terre possédée par les cultivateurs. Les lots de ville ne sont qu'une base pour bâtir sujette à toutes sortes de taxes.

PRECIEUX SECOURS

Les palpitations dont souffrent beaucoup de femmes et de jeunes filles n'ont le plus souvent pour cause que la pauvreté du sang ou son altération. Les **PILULES DE LONGUE VIE** du **CHIMISTE BONARD** seront d'un précieux secours pour le traitement des palpitations de cœur.

Avant. Après



Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exercès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guérissent. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

CONSEIL D'AMIS

Pendant cette période de l'année si dangereuse pour la santé des petits enfants, servez-vous du Petit Collier Electrique du Dr Pouquet pour la dentition. Le Collier et une bouteille de sirop, le tout 50 cents. En vente dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS



GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant seulement 2 douzaines de plumes en verre à 10c. chacune. Ces plumes sont faites d'un seul morceau de verre avec porte-plume de couleur et bout cannelé. Elles ne s'usent jamais et peuvent en ne la tremper qu'une fois, écrire une page entière. Ecrivez et nous vous enverrons les plumes par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons, cette jolie montre avec boîtier en nickel poli, bord orné d'aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et véritable mouvement Américain à cylindre. Elle est recommandable et tient parfaitement le temps, et si on en prend soin elle durera dix ans. **TOLEDO PEN CO.,** Boîte 121 Toronto, Canada.

PARTOUT

Allez où vous voudrez, on vous dira que le **Baume Rhumal** est le remède suprême contre la toux, le rhume, la bronchite, la coqueluche.

—Un Prussien vient d'inventer une charrue électrique.

—Tous les chevaux de l'armée anglaise sont numérotés sur les jambes de derrière.

—Le canal Champlain a été ouvert en 1823.

SURPRISE AGREABLE

Quand une personne a tout fait inutilement pour se débarrasser d'un rhume, elle est toute surprise que quelques doses de **Baume Rhumal** lui apportent une guérison inespérée.

—Une baigneuse ne nage que 10 ou 12 milles à l'heure.

—La plus belle femme de Paris, est Mlle Ernest Carot.

L'HOSPICE DE LA MISÉRICORDE de Québec, vient ajouter son témoignage aux certificats que nombre de communautés religieuses ont décernés au **VIN DES CARMES**.

Québec, 31 octobre, 1900.

MM. A. TOUSSAINT & Cie, QUÉBEC.

Messieurs,
Je ne saurais vous faire assez de compliments pour votre **VIN DES CARMES**. Ce bienfaisant tonique, déjà si connu ne l'est pas encore suffisamment. Les propriétés qu'il réclame et que nous lui connaissons nous font regretter que son usage ne soit pas plus répandu dans les campagnes.

Veillez nous en envoyer une quantité égale à celle du dernier envoi.
HOSPICE DE LA MISERICORDE.

ASTHME

Traitement au liquide sec. Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites. 1.600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS, 122, MacDonnell Ave., TORONTO.



C'est le temps de choisir vos Pelletteries, nous en avons de toutes sortes. Peaux parfaites, Garnitures de tous genres, Boas Thibert les plus nouveaux. Colletteries doublées en fourrures depuis \$15.00 en montant. Confiez-nous vos réparations, elles seront exécutées à votre goût par des experts.



ÊTES-VOUS BELLE? SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.

Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attrayantes. Rien ne détruit plus le bonheur et la beauté que les taches de rousseur, boutons à têtes noires et autres, peau jaune ou boueuse, taches, rides, nez ou figure rouge, teint basané, éruptions, acné, ou taches de n'importe quelle nature. Ils enlaidissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les **Cachets de Miller pour le Teint**. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontrera, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur. **POUR DAMES ET MESSIEURS**.—Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, décoloration et taches chez les dames et messieurs. Ils rajeunissent les vieilles gens, embellissent la figure, le cou, les épaules et la face. Ils donnent au teint les teintes délicates de la jeunesse. Ceci peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Rappelez-vous que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. **VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT**.—Pendant quelque temps nous continuerons à envoyer un **Paquet d'essai Gratis de CACHETS DE MILLER** aux lecteurs de ce journal. Vous pourrez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Échantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetées. Incluez un timbre pour de poste. **THE MILLER CO., Boîte 1500 Toronto, Canada.**

Les Futurs Mariés

feront preuve d'un bon jugement en venant chez nous faire le choix de leurs meubles pour leur logement.

Nos meubles sont bien faits, de dessins élégants et dureront votre vie entière.

Notre literie est toute fabriquée par nous et vous aurez pleine valeur parce que vous n'avez qu'un seul profit à payer.

Renaud, King & Patterson,

652, rue Craig — 2442, rue Ste-Catherine

GRATIS Nous donnons cette magnifique Carbine à Air aux personnes qui vendront seulement 20 de nos splendides épingles à cravates à 15c. chacune. Ces épingles sont très bien finies en or, de différents patrons, ornées de belles pierres-imitation de diamant, rubis et émeraude. Elles sont très faciles à vendre. Notre Carbine est des mieux faite et du dernier modèle, éprouvée avec soin avant de sortir de la fabrique. Pour pratiquer à la cible et pour tirer le petit gibier, il n'y a rien de mieux. Il suffit de travailler forme pendant deux heures, pour gagner cette belle carbine. Écrivez nous et nous vous expédierons les épingles tous frais payés. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir notre carbine tous frais payés. **GEM PIN CO., Boîte 1503 Toronto.**

QUAND BÉBÉ PLEURE

c'est un signe certain que l'estomac ou les intestins fonctionnent mal. C'est le temps de changer son régime et de lui donner de

La Peptonine

l'aliment pur, stérilisé, spécialement adapté à la nourriture des enfants.

GROS: F. Couraol, 382, Av. de l'Hotel de Ville, Montréal

25 LA GRANDE BOITE

ON DEMANDE à placer \$34,000 par Petit Montant à taux bas. **JEAN-CH. BRAZIER.** Bell Tel. M. 2784. 97, ST-JACQUES

Cette bague élégante et plaquée en or véritable, montée avec des simills grenats, opals, émeraudes, rubis, diamants, etc.

GRATIS pour la vente de 12 épingles de beauté Olga ornées de simill émeraudes, perles, rubis, etc., à 10c. chacune. Écrivez de suite et nous vous enverrons les épingles et notre nouvelle feuille de 24 primes de valeur. Vendez les épingles, retournez l'argent et la prime que vous aurez choisie vous sera envoyée absolument gratis. **The Maxwell Co., 21 Richmond St., East, Dept. 297 Toronto, Can.**

Trente ans de Succès

GUÉRISON CERTAINE en 24 heures des COLIQUES et NAUSÉES par les **VER SOLITAIRE** CAPSULES **L. KIRN** ni avant ni après du **Ver Solitaire** à l'Extrait Médical de **FOUGÈRE MÈS FURS** sans Calomel. M. Kirn se garantit l'efficacité que des Docteurs qui portent sa signature. **PARR, Bernard BAUCOU, 44, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.**

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr **WILKINSON'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. **TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00, GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à Dr H. H. WILKINSON, Ltd., 931, Arch St., Philadelphia, Pa. Fondée en 1871.**

HOTEL RICHELIEU Nouveau propriétaire **L. A. COTÉ** Ex-Gérant de **L'HOTEL RIENDEAU** L'Hotel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

POUR GUERIR LES MAUX DE TÊTE EN PEU DE TEMPS

Employez les **PILULES de LONGUE VIE** du **CHIMISTE BONARD**.

—Un journal américain dit que les Japonais importent du blé des États-Unis, le moulent et en exportent la farine chez nos voisins qui l'achètent meilleur marché que celle fabriquée chez eux.

—Le plus somptueux hôtel des États-Unis est, dit-on, le **Waldorf-Astoria** de New-York. Dans ce palais, il y a des pensionnaires qui paient jusqu'à \$100 par jours pour leurs chambres seulement.

L'HUMANITÉ SOUFFRANTE INTÉRESSÉE



une autre Guérison Merveilleuse obtenue par suite du **Traitement Spécial du Dr Pelkey (Pelletier)**

Voici une autre preuve de l'efficacité du traitement du vers solitaire par les remèdes du Dr Pelkey. (Pelletier)

M. L.-A. Lefebvre, greffier de la Cour du Recorder, souffrait d'une maladie d'estomac causé par le vers solitaire. Le docteur après un examen de la vue lui ordonna son fameux spécifique et 24 heures après M. Lefebvre était radicalement guéri. M. Lefebvre s'était déjà adressé à plusieurs médecins et avait pris toutes sortes de remèdes réputés infallibles, mais n'avait jamais éprouvé aucun soulagement; il recommande hautement le spécifique du Dr Pelkey (Pelletier), à toutes les personnes victimes du ver solitaire.

Consultations Gratuites **Dr JOSE PELKEY, (Dr Jos. Pelletier)** 500 RUE ST-LAURENT.

Garantie par les fabricants **GRATIS!** Pour la vente de 2 doz. de nos dernières épingles à ceinture, à 10c. chacune. Elles sont ornées de simill-rubis, émeraudes, saphires, améthystes, etc., et font fureur à New-York et Boston. Envoyez votre nom de suite et vous recevrez les épingles et notre dernier catalogue de primes. Vendez les épingles, retournez l'argent et nous vous enverrons cette jolie montre, boîte nickelée et gravée, marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir, véritable mouvement américain à levier. C'est un chronomètre parfait qui durera longtemps avec du soin. **The Maxwell Co., 21 Richmond St., East, Dept. 294 Toronto.**

UNE RUPTURE
Vaut dire
ÊTRE CREVÉ !

C'est souffrant, mais ça peut être guéri
permanemment par

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

M. J.-Bte AUDET, Agée de
64 ans, sacristain à Laprairie, souffrait
d'une hernie double, depuis 10 ans, la
Cie l'a complètement guéri.

Informations données par correspon-
dances.

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas
venir à Montréal peuvent suivre le
traitement à domicile avec le même
résultat.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'ÉTAT
FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les
PILULES AN-ONIO

toniques, réparatives, reconstituantes. 2^e.
Ph^o MALAYANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

GRATIS Gagnez cette mag-
nifique montre en or
ornée d'une pierre imitation
diamant, en vendant seule-
ment 10 crayons-lireloques
à 10c. Écrivez et nous vous
enverrons les crayons.
Quand vous les aurez ven-
dus, envoyez nous l'ar-
gent et nous vous expé-
dierons tout à fait gratui-
tement votre bag-
ue par la poste, soli-
dement emballée en
paquetés dans
une boîte
doublée en
velours.



Dominion
Novelty Co.,
Toronto, Can.
Boîte 1505

**Aux Collectionneurs du
MONDE ILLUSTRÉ**

Nous sommes prêts
à fournir des volumes d'une
année du Monde Illustré,
très bien relié, à partir de 1893,
pour le prix de

\$3.50.

Chaque volume renferme l'his-
toire illustrée de l'année et con-
tient, en outre, un nombre incal-
culable de jolis récits, contes et
nouvelles d'une lecture agréable.

Pas de plus beau cadeau pour
les enfants, pour les dames et
pour les vieillards.

S'adresser au
No 42, PLACE JACQUES-CARTIER
MONTREAL

Dr J. G. A. Gendreau
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell; Main 2818.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite
par les **Poudres
Orientales**, les
seules qui assurent
en 3 mois le déve-
loppement des for-
mes chez la femme
et guérissent la
dyspepsie et la ma-
ladie du foie.

Prix: Une boîte
avec notice, \$1.00;
Six boîtes, \$5.00.

Dépôt généra
pour la puissance

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBÉSITÉ



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA:
PHARMACIE LACHANCE
594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1 25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception
du montant.)



GRATIS

Cet élégant bra-
celet chaîne, pla-
qué en or, du der-
vante seulement de 12 éping'es à cravates en
simili diamant brésilien à 10c. chacune. Ecri-
rez de suite et nous vous enverrons les épingles
et notre nouvelle feuille de 24 primes de va-
leur. Vendez les épingles, retournez l'argent
et la prime vous sera envoyée absolument gra-
tis. The Maxwell, Co., 2 Rich mond St. E., 296,
Toronto, Con.

23202



—Il y a trois heures que vous m'attendez, et votre mari se mourait ?
—Oui, monsieur le docteur.
—Alors, ma bonne femme, il est probable que nous le trouverons mort en
arrivant !
—Oh ! non, monsieur le docteur, j'ai laissé près de lui une voisine et elle m'a
bien promis qu'elle l'amuserait en nous attendant.

GRATIS



Vous venons de publier de magnifiques portraits de la Reine,
sir Wilfrid Laurier, sir Charles Tupper, etc., grandeur 9 x 12
ces, prêts à être encadrés. Comme tout le monde voudra
voir ces splendides œuvres d'art, nous voudrions que vous
nous présentiez. Nous vous donnons le choix parmi 36
PRIX DE VALEUR, dont des échantillons sont illustrés ci-
contre, si vous vendez six ou plus de ces portraits à 10 centes
chacun. Écrivez-nous de suite et nous vous enverrons des
portraits ainsi que notre nouvelle feuille de prix illustrée.
Vendez les portraits et retournez l'argent et nous vous
enverrons le prix choisi, gratis.

The Royal Academy Publishing Co., Department 231, Toronto.

LIBRAIRIE FAUCHILLE, 1712, rue Ste-
Catherine, Montréal.

Vient de recevoir de Paris les dernières nou-
veautés suivantes: 20 Femmes, par Lorrain,
55c; Léa, Frédérique, Marcel Prévost, 90c;
L'Or Sanglant, La fleur de joie, Daniel Le
sueur, 90c; La femme dans la famille, baronne
de Haefle, 90c; Demi-volupté, René Maizeroy,
90c; La courtisane de Memphis, P. Castanier,
90c; Drames de famille, l'Écran, P. Bourget,
90c; Sinorix, E. Hugny, 90c; Zoby, Henri Gre-
ville, 90c; 40 ans de théâtre, P. Sarcosy, 90c;
Toujours en main La Clé des Songes. Le
Guide des Amants. Le Secrétaire des Amou-
reux, l'Art de tirer les cartes, La Graphologie,
Piron, etc. Le salon de 1900, Les femmes ga-
lantes No 8, La Grande Vie No 13 à 20 cents le
No. L'Exposition de 1900, 15 cents le No.
Toute commande exécuté promptement.

GRATIS cette magnifique
petite montre de
dame aux personnes qui ven-
dront seulement 2 douzaines
d'épingles à cravates à 15c.
chacune. Les épingles sont
très bien filées en or, et ornées de très
belles pierres imitation de Diamant, Rubis
et émeraude. Elles sont de très bonne
qualité et se vendront facilement. Le cad-
ran de la montre est très bien orné, avec
aiguilles les en or, elle tient très bien le
temps. Écrivez et nous vous enverrons
les épingles. Quand vous les aurez ven-
dus, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons votre
montre tous frais payés. GEM PIN CO., Boîte 1503 Toronto.



Heures de bureau
9 h. a. m. à 6 h. : p. m.

Tel. Bell
Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

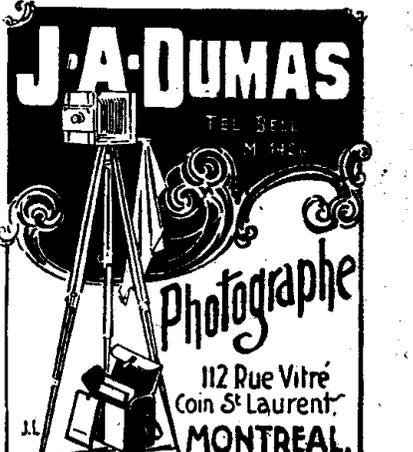
**BREVETS
D'INVENTION** CANADA
ET
ETRANGER

BEAUDRY & BROWN
INGENIEURS CIVILS ET ARPEUTEURS
07 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

**PLUS
D'ASTHME**
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



J'A-DUMAS
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.



LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

Le voyage de Shorncliffe à Derby paraissait consister uniquement en changements de voitures et il sembla à l'infortuné M. Carter qu'il avait passé une interminable nuit à passer d'un wagon à un autre et d'une ligne à une autre ligne à travers ces quais monotones qui sont si réfrigérants pour le voyageur obligé de courir le pays au milieu de la nuit.

Enfin, cependant, après un voyage qui lui parut éternel, grâce à ces petits sommes qui brouillent toute estimation nette du temps écoulé, l'agent arriva à Derby, toujours au milieu de la nuit, car, pour le voyageur, après le coucher du soleil, il fait toujours nuit pleine. A cet endroit il s'adressa directement au chef de gare qui lui remit un autre billet qui lui était adressé par M. Tibbles et qui ressemblait beaucoup à celui qu'il avait reçu à Shorncliffe.

" Arrivé jusqu'à Derby, écrivait Sawney-Tom, l'homme à l'habit fourré a pris un billet pour Hull. J'ai fait comme lui et je l'accompagne. A vos ordres. T. T. "

Après avoir lu cette note, M. Carter s'occupait sans tarder de connaître les moyens de suivre au plus tôt son compagnon et le voyageur boiteux.

On lui apprit qu'il avait deux heures à attendre pour le train qui devait le conduire à Normanton, et qu'à Normanton il faudrait qu'il attendit une autre heure pour celui qui le mènerait à Hull.

" C'est cela, ne vous gênez pas, s'écria-t-il avec colère quand l'employé de chemin de fer lui eut donné ces agréables nouvelles. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire durer cela un peu plus longtemps ? Il me semble cependant que quand il s'agit de rendre un homme fou furieux, plus tôt ce but est atteint, mieux cela vaut ! "

Tout ceci fut murmuré à mi-voix de façon que l'employé n'en entendit rien. C'était une manière de soupape de sûreté par laquelle l'agent laissait échapper son trop-plein de colère.

" Sawney a la veine, pensait-il en arpentant le quai, Sawney a les atouts en main, cette fois, et s'il était assez fourbe pour les jouer contre moi... Mais je ne crois pas qu'il agisse de la sorte ; notre profession a des habitudes plus convenables, et un traître y aurait toutes les chances de se faire chasser honteusement. On aurait bientôt fait de lui donner à entendre que l'état de sa santé lui fait un devoir de se retirer au plus vite. Ou bien on lui adresserait une missive dans le goût de celles en usage chez les soldats lorsqu'ils veulent se débarrasser d'un importun. "

Les rafraîchissements abondaient à Derby, et avant de se retirer dans la salle d'attente pour prendre ce qu'il appelait un à-compte, M. Carter se fit servir un bol de café bouillant et une formidable pile de sandwiches. Moyennant un petit pourboire, un facteur s'engagea à le réveiller cinq minutes avant le départ du train de Normanton.

Dans la salle d'attente, éclairée par une lampe fumée, il y avait un grand feu de coke. Une dame, à moitié ensevelie sous des châles et entourée par une petite fortification de boîtes et de paquets, était assise près du feu. A l'entrée de M. Carter elle se réveilla en sursaut et se cramponna à ses bagages plongée qu'elle était dans ce demi-sommeil pendant lequel une femme isolée prend volontiers chaque voyageur pour un malfaiteur.

M. Carter s'installa à l'aise sur l'un des canapés et ronfla paisiblement jusqu'au moment où le facteur vint le réveiller. Il se leva reposé et tout dispos pour son voyage.

" Hull ! Hull ! se disait-il à lui-même. Son plan consiste à gagner Rotterdam, Hambourg ou Saint-Petersbourg peut-être ; partout où un vaisseau pourra le

transporter. Il s'embarquera à bord du premier venu. C'est bien trouvé, très bien trouvé, et si Sawney n'avait pas été à la station, M. Joseph Wilmot nous glissait dans les mains mieux que personne au monde. Mais si M. Thomas Tibbles fait bien son devoir, nous le pincerons et nous le ramènerons aussi tranquillement qu'un petit garçon que sa mère conduit à l'école. Si M. Tibbles fait bien son devoir, et comme il n'est pas très au courant de l'affaire, qu'il n'a entendu parler que vaguement de la prime extraordinaire et qu'il ignore la découverte de Winchester, il y a gros à parier que Thomas Tibbles fera son devoir. La nature humaine est une noble chose, continua l'agent, mais j'ai toujours remarqué que moins d'occasions de faillir vous lui donnez, plus pure elle sort de l'épreuve. "

Il faisait jour et le soleil brillait quand le train qui amenait M. Carter s'arrêta doucement dans la grande gare de Hull. Il faisait jour, le soleil brillait, et les oiseaux chantaient, et dans les champs, autour de la ville enfumée, il y avait des troupeaux de bestiaux aspirant l'air frais du printemps, des travailleurs à leur charrue, des chariots chargés de foin odorant et les jardins tout pleins de rosée, étaient encore assoupis sur le bord des chemins rustiques ; en un mot, le jour nouveau-né avait cet air d'innocence approprié à sa tendre jeunesse, quand l'agent descendit sur le quai, calme, maître de lui et résolu, l'aspect aussi vif et affairé que n'importe quel voyageur du train, et n'ayant sur lui rien qui le signalât comme un chasseur à la poursuite d'un meurtrier.

Il parcourut le quai du regard. Non, M. Tibbles ne l'avait pas trahi. Ce gentleman était là sur le quai regardant descendre les voyageurs de voiture, et paraissant plus jaune que jamais à cette heure matinale. Il mâchait à vide avec plus d'énergie que de coutume, et M. Carter, qui possédait à fond les caractéristiques de son associé, reconnut à ce signe que les choses allaient mal.

" Eh bien ! dit-il en posant la main sur l'épaule de Sawney-Tom, vous a-t-il échappé ? Voyons franchement ; je le vois, de reste, sur votre visage. "

" C'est vrai, répondit M. Tibbles d'un ton vexé ; mais, quoi qu'il en soit, vous n'avez pas besoin de me faire les gros yeux, car il n'y a pas de ma faute. Si jamais vous avez suivi une anguille boiteuse, et une anguille boiteuse qui se sert de son infirmité comme d'un avantage, vous savez alors ce que c'est de suivre ce monsieur à l'habit fourré. "

L'agent passa son bras sous celui de son associé et conduisit M. Tibbles en dehors de la gare, dans un endroit désert situé derrière le bâtiment.

" Maintenant, dit M. Carter, dites-moi ce qui s'est passé et n'omettez rien. "

" Voilà, répondit Sawney. J'attendais à la gare de Shorncliffe, et, à environ deux heures cinq minutes, je vis le grand gentleman arriver et prendre son billet. Je l'entendis dire : " Derby : " sur quoi j'attendais qu'il ait quitté le guichet et je prends mon billet pour le même endroit. Nous arrivons là après mille changements et tracasseries de toutes sortes, changeant de voitures toutes les trois minutes, enfin ne faisant que cela pendant tout le voyage. Malgré cela, je guette mon gentleman qui boitait énormément, et regardait d'un air soupçonneux autour de lui pour voir si on le suivait. Et naturellement, il ne s'aperçut de rien ; il n'y a pas de danger. De tous les jeunes gens innocents qui furent jamais exposés aux tentations de ce monde pervers, le plus innocent était ce clerc d'avoué orné de son sac bleu et racontant à un voisin, assez haut pour que le gentleman aux fourrures pût l'entendre, qu'il avait reçu une dépêche télégraphique de son patron qui était là-bas, du côté d'Hull, occupé

à une affaire d'élections, et qu'on lui avait dit par une autre dépêche de prendre tel et tel train. Très-bien ; nous arrivons à Derby et le gentleman aux fourrures prend un billet pour Hull. A Normanton, le gentleman descend, puis je le revois bien installé dans sa voiture. Arrivé à Hull, il descend sur le quai, prend un billet et dit : " Hôtel Victoria ". A ce moment, il était près de dix heures ; il faisait noir et le vent soufflait. Bien ; je monte derrière la voiture je me fais traîner un peu, je marche un peu, ne perdant pas la voiture de vue. Nous arrivons à l'hôtel Victoria ; je me cache derrière la voiture et je vois mon homme descendre à l'hôtel, souffrant beaucoup de sa jambe, à en juger à la grimace qu'il faisait. Il entre dans le restaurant ; je le suis. Impossible d'avoir l'air plus innocent que moi. Je vois mon homme assis et se chauffant sa jambe malade, et un sac de nuit et une couverture de voyage placés sur une table à côté de lui. Enfin, il se lève et sort. Je l'entends s'informer de l'heure du train pour Edimbourg, et je reste assis près du feu pas plus de trois minutes, parce que, voyez-vous, je ne voulais pas avoir l'air de le suivre. Trois minutes après, je sors, aussi sûr de le trouver au comptoir que je le suis de vous avoir en ce moment à côté de moi. Mais, quand je sortis dans le vestibule au comptoir, partout, il n'y avait plus trace de mon homme. Le garçon m'apprend, d'un air digne, que le gentleman infirme est sorti par la porte qui regarde l'eau, rien que pour faire un tour et acheter des cigares, et qu'il reviendra avant dix minutes, puisqu'il a commandé qu'on lui fit cuire une côtelette. Bien ; je sors par la même porte, pensant que mon ami boiteux ne peut pas être loin ; mais, en arrivant sur le quai, pas plus de traces de lui que sur la main. Je cours pendant une demi-heure dans toutes les directions, sans plus de résultat ; et enfin, je me décide à retourner à l'hôtel pour voir s'il n'y est pas rentré avant moi. Son sac de voyage et sa couverture de nuit étaient là tels que je les avais laissés ; et près du feu, à son intention, on avait dressé une petite table. Là, pas plus de trace de lui que dans la rue. Je ressors, le front couvert d'une sueur froide, et je cours à travers cette bien-aimée ville jusqu'à une heure du matin, cherchant dans tous les endroits possibles qui pouvaient raisonnablement servir de refuge à un homme de cette espèce. Epuisé, je retourne à l'hôtel où je prends une chambre pour la nuit ; et aussitôt debout, ce matin, je descends sur le quai et je m'enquiers des vaisseaux qui mettront à la voile aujourd'hui. On me dit qu'il n'en partira pas avant ce soir, qu'il n'y en a qu'un en charge pour Copenhague et qu'il ne prend pas de passagers. Mais, à la mine de son capitaine, je parierais qu'il prendrait jusqu'à un cimetière à son bord si on le payait pour cela.

" Hum ! un vaisseau en partance pour Copenhague, dites-vous, et dont le capitaine a une mauvaise figure ? fit l'agent d'un ton réfléchi. "

" La plus mauvaise figure que j'aie jamais vue, répondit M. Tibbles. "

" C'est une mauvaise affaire, Sawney, mais je ne doute pas que vous n'avez fait pour le mieux. "

" Oui, j'ai fait pour le mieux, répondit Sawney avec quelque indignation, et considérant la confiance que vous avez eue en moi relativement à cet oiseau-là, je ne vois pas ce que j'aurais pu faire de mieux. "

" Eh bien ! ce qu'il y a de mieux à faire est de guetter ici le départ des trains pour le nord, pendant que moi-même j'irai rendre visite à la gare située de l'autre côté de l'eau, dit M. Carter. Il se peut que ce voyage à Hull ait été combiné pour nous faire perdre la piste et que notre homme essaye de nous distancer en retournant immédiatement à Londres. Faites bonne garde ici, Sawney, tandis que je m'en vais voir de l'autre côté. "

M. Carter prit une voiture et se fit conduire à une jetée au bout de la ville, d'où un bateau le transporta, à travers l'Humber, à la station située sur la rive du fleuve appartenant au comté Lincoln.

Arrivée là, il prit tous les renseignements relatifs au départ des trains pour Londres, et assista au départ des deux ou trois premiers. Puis, comme le prochain départ ne devait avoir lieu qu'à une intervalle

de quelques heures, il repassa l'eau et se mit à l'œuvre pour retrouver son homme.

Il commença par flâner sur ses quais, notant les vaisseaux ancrés dans le port, les gros steamers en destination de Londres, d'Anvers, de Rotterdam et de Hambourg, et les petits bateaux à vapeur qui ne faisaient que de courts voyages sur le fleuve et transportaient le dimanche une foule de badauds aux jolis petits villages situés sur le bord de la mer. Il apprit tout ce qu'il était nécessaire qu'il sût sur ces bateaux, leur destination et les heures et les jours de leur départ, et en une demi-heure il fut plus au courant des choses du port qu'un autre homme eût pu l'être en une journée. Il examina le vaisseau en partance pour Copenhague, c'était une coque noire et sombre, bien nommée, le *Corbeau*, avec un capitaine noir et sombre, couché sur un tas de cordages goudronnés sur le pont et fumant tout en dormant. M. Carter s'arrêta pour le contempler pendant quelques minutes d'un air pensif.

"Il a l'air d'un mauvais gars, murmura l'agent en s'en allant, cette fois Sawney avait raison."

Il rentra dans la ville et se promena, inventoriant de son regard exercé les boutiques des joailliers, de ce regard si furtif qu'il passait inaperçu, si plein de dextérité qu'il ne laissait échapper aucun des détails si petits qu'ils fussent, de l'objet examiné, M. Carter visita les joailliers, jusqu'à ce qu'il trouvât l'un d'eux qui joignait le prêt sur gage à son commerce plus relevé. Devant la maison de cet homme, M. Carter s'arrêta, et il pénétra par un petit couloir sombre où les habitants de Hull, pressés par le besoin d'argent, se dissimulaient. M. Carter visita trois boutiques de prêteurs sur gage, et perdit beaucoup de temps avant de faire aucune découverte qui pût lui être utile. Enfin, à la troisième boutique il se trouva sur la bonne piste. Ses façons avec ces gentlemen étaient très simples.

"Je suis un agent du service de sûreté de Scotland-Yard, disait-il, et j'ai un mandat d'amener contre un individu qu'on croit caché à Hull. On sait qu'il possède une grande quantité de diamants non montés, je ne dis pas que ce soient des diamants volés, remarquez bien ; ainsi vous n'avez rien à craindre. Tout ce que je veux savoir c'est si vous avez vu telle ou telle personne.

—Vous dites que les diamants n'ont pas été volés ? demanda le troisième prêteur sur gage avec quelque inquiétude.

—Soyez tranquille. Je vois qu'il est venu ici. Je ne veux rien savoir des diamants. Ils lui appartiennent, et ce n'est pas cela que nous cherchons. C'est de lui que je désire savoir des nouvelles. Je vois qu'il est venu ici. Maintenant, la question est celle-ci : A quelle heure ?

—Il n'y a pas plus d'une demi-heure. Un homme vêtu d'un habit bleu sombre avec un collet en fourrures.

—Oui, et qui boite."

Le prêteur hocha la tête.

"Je ne m'en suis pas aperçu, dit-il.

—Vous n'avez pas fait attention, ou bien il a dissimulé son infirmité en entrant chez vous. Il s'est assis, sans doute ?

—Oui, il est resté assis tout le temps.

—C'est ce que je pensais. Merci, tout va bien."

En disant ces mots, M. Carter partit, au grand soulagement du prêteur.

L'agent regarda à sa montre et vit qu'il était une heure et demie. A trois heures et demie, il y avait un train qui partait de la station dans le comté de Lincoln. L'autre station était sûre tant que M. Tibbles serait là ; il lui restait donc deux heures devant lui. Il descendit sur le port et s'assura qu'aucun bateau n'avait traversé le fleuve depuis une heure. Joseph Wilmot était donc encore sur le côté du Yorkshire. Mais où se cachait-il ? Un homme vêtu comme il l'était et boitant beaucoup devait être remarqué partout où il allait, et cependant M. Carter, en dépit de toute son expérience, ne put rien trouver qui le mît sur les traces de l'homme qu'il cherchait. Il consacra une heure et demie à courir les rues, pénétrant dans des cabarets et bouchons de toutes sortes, dans des rues

étroites et des ruelles avoisinant le port. Enfin, il se décida à repasser le fleuve pour assister au départ du train.

Avant de partir pour exécuter ce dessein, il avait revu le *Corbeau* et son capitaine. Celui-ci était couché, exactement dans la même position, fumant, tout en dormant, une petite pipe noire et malpropre.

M. Carter examina chacun des voyageurs du train, et ne s'éloigna que lorsqu'il l'eût vu partir. Après cela, il repassa l'eau sans perdre de temps, et à quatre heures il mettait pied à terre.

Il commençait à être las, mais non fatigué de son labeur. La plus grande partie de son existence se passait de la même manière, et il avait coutume de dormir en voiture, de prendre ses repas à n'importe quelle heure, partout où il en trouvait l'occasion. Maintenant il devenait *agaçé*, pour me servir de ses expressions, et il allait se rendre à l'hôtel *Victoria*, dans l'intention de manger un bifteck arrosé d'un verre de grog, car M. Carter ne buvait jamais de bière, breuvage soporifique, ennemi de cette clarté d'esprit essentielle à un agent de la police de sûreté. Il était sur la route de l'hôtel *Victoria* quand il changea d'idée, et retourna sur le quai, dans le dessein de le parcourir encore une fois, les mains dans ses poches, en inspectant les vaisseaux et en rendant une dernière visite au *Corbeau* et à son capitaine.

"Je ne serais pas étonné que mon homme se fût caché à bord de ce navire, pensait-il en se promenant lentement sur le quai, j'ai comme une tentation de monter à son bord et de le visiter."

LXI

LA CHASSE AU CORBEAU

M. Carter connaissait si bien l'endroit où le *Corbeau* était à l'ancre qu'il se rendit tout droit à cette partie du quai et regarda dans cette direction, s'attendant à revoir le malencontreux capitaine toujours couché sur ses cordages et fumant toujours sa pipe noire et malpropre.

Mais à son grand étonnement il vit un autre vaisseau à l'endroit où il s'attendait à trouver le *Corbeau*, et en réponse aux questions qu'il adressa aux badauds du quai et à ceux qui étaient à bord des bateaux on lui dit que le *Corbeau* avait levé l'ancre il y avait une demi-heure et qu'il était encore visible à l'horizon.

Et on lui montrait un point sombre en mer, qu'on lui affirma n'être ni plus ni moins que le *Corbeau*, à destination de Copenhague.

M. Carter demanda si on s'attendait à ce prompt départ.

"Non, lui dit-on, on ne s'attendait pas à le voir partir avant le point du jour et il n'avait pas encore à son bord les deux tiers de sa cargaison."

L'agent demanda si ce n'était pas là un procédé étrange.

"Oui, lui dit-on, cette façon d'agir est étrange, mais le patron du *Corbeau*, est de tous points un étrange individu, et c'est à bord de son vaisseau que plus d'un banqueroutier frauduleux a trouvé refuge pour fuir à l'étranger."

Un des badauds prétendit que le patron devait avoir à son bord un passager de cette espèce qu'on avait vu passer sur le quai dix minutes avant que le *Corbeau* se mit à la voile.

"Qui est-ce qui veut essayer de le rattraper, dit M. Carter ?... Qui est-ce qui veut essayer cela pour deux souverains ?"

Les hommes hochèrent la tête. Le *Corbeau* avait trop d'avance, disaient-ils, et de plus il avait le vent pour lui.

"Mais il se peut que le vent change au coucher du soleil, répondit l'agent... Allons, mes amis, un peu de courage ! Il y a cinq livres à gagner ! Qui veut essayer de le rattraper pour un billet de cinq livres ?

—Moi ! s'écria un gros gaillard vêtu d'une vareuse rouge et de grandes bottes qui lui montaient jusqu'au ventre... Je m'en charge avec l'aide de mon camarade. N'est-ce pas, Jim ?"

Jim était un autre gros gaillard, vêtu d'une vareuse bleue et propriétaire, en qualité de pêcheur, d'un petit bateau à voile brune. Les deux grands diables de pêcheurs coururent sur le quai, et l'un d'eux sauta dans un bateau attaché à l'une des extrémités à l'endroit où un degré de pierre conduisait au niveau du fleuve. Le second courut chercher les armatures de l'embarcation et rapporta en même temps deux lourds pardessus.

"Il serait bon d'emporter des provisions, monsieur dit le jeune homme revenant en courant chargé de ces divers objets... car il se peut que nous restions dehors toute la nuit si nous voulons rattraper le bateau."

M. Carter lui donna un souverain et lui dit d'acheter ce qu'il jugerait convenable.

"Vous feriez bien aussi d'avoir quelque chose pour vous couvrir outre vos vêtements, monsieur, ajouta l'homme, car après le coucher du soleil il fait froid en mer."

M. Carter reconnut la justesse de cette observation et courut acheter une couverture de voyage. La sienne était restée à la gare confiée aux bons soins de Sawney-Tom. Il fit cette emplette dans une boutique voisine du quai, et dix minutes après il était de retour.

Le pêcheur à la vareuse bleue était dans son bateau qui ne laissait pas d'être, dans son genre, de solide construction. Cinq minutes après, le pêcheur à vareuse rousse parut portant une grande bouteille de grès, au goulot de laquelle était attaché un gobelet d'étain et un grossier panier rempli de provisions. La bouteille et le panier ne tardèrent pas à être rangés au fond du bateau, et M. Carter fut invité à s'asseoir sur le banc qu'on lui désigna.

"Pouvez-vous gouverner, monsieur ?" demanda l'un des pêcheur.

Oui, M. Carter pouvait gouverner. Il y avait bien peu de choses qu'il ignorât, après avoir couru le monde pendant vingt ans.

Il prit la barre quand le bateau eut gagné le large, les deux jeunes gens laissèrent tomber leurs avirons et le bateau s'élança vers la pleine mer où l'œil le plus exercé pouvait seul découvrir le point noir qui représentait le *Corbeau*.

"Si c'était un faux mouvement ! pensa M. Carter... Cependant ce n'est pas vraisemblable. S'il avait voulu me distancer et regagner Londres il eût pris l'un des trains que nous avons guettés... S'il avait voulu rester caché dans la ville, il n'eût disposé d'aucun de ses diamants, et puis, d'un autre côté, pourquoi le *Corbeau* serait-il parti avant d'avoir à bord la totalité de sa cargaison ? Quoi qu'il advienne, je crois avoir bien fait de risquer cette démarche et de suivre le *Corbeau*. Si c'est une chasse à l'oie sauvage ce n'est pas la première que j'aie faite, et j'a m'en suis toujours tiré."

Le petit bateau pêcheur se conduisit bravement une fois à la mer ; mais même à l'aide des avirons, vigoureusement maniés par les deux jeunes gens, ils ne gagnèrent pas sur le *Corbeau*, car le point noir s'effaçait insensiblement et finit par disparaître tout à fait.

"Jamais nous ne le rattraperons, dit l'un des hommes en se versant une rasade de l'eau-de-vie contenue dans le flacon de grès et comme pris d'un accès de désespoir. Nous ne rattraperons pas plus le *Corbeau* que nous ne l'avons rattrapé avant-hier, à moins que le vent ne change.

—Je crois que le vent changera au coucher du soleil, répondit l'autre jeune homme qui avait donné l'accolade plus souvent que son camarade au flacon de grès et qui voyait plus gaiement les choses, je crois que le vent va changer à la nuit."

En parlant ainsi il regardait dans la direction du vent. Il prit ensuite la barre des mains de M. Carter et ce gentleman s'enveloppa dans sa nouvelle couverture de voyage et se coucha dans le fond du bateau en se servant de l'un des pardessus des pêcheurs comme d'un oreiller, et de l'autre comme d'un couvre-pieds. bercé par le bruit monotone de l'eau contre les parois de l'embarcation, il tomba dans un sommeil profond dont le charme était cependant un peu tempéré par

le contact peu moelleux des planches sur lesquelles il était couché.

A son réveil, il apprit que le vent avait changé et que la *Jolie Pelly*, c'était le nom du bateau appartenant aux deux pêcheurs, gagnait le *Corbeau* de vitesse.

"Nous serons dans ses eaux avant une heure," dit l'un des hommes.

M. Carter se secoua pour chasser le sommeil et se dressa sur ses pieds. Il faisait un magnifique clair de lune, et le petit bateau laissait un sillage argenté derrière lui. Au loin à l'horizon on voyait une faible tache blanche que l'un des pêcheurs montra du doigt à M. Carter. C'était la grande voile du *Corbeau* que les rayons de la lune faisaient paraître blanche.

"Il ne fait pas assez de vent pour éteindre une chandelle de deux sous, dit l'un des jeunes gens. Nous sommes sûrs maintenant de le rattraper."

M. Carter, à l'instigation de l'un de ses compagnons, but une rasade d'eau-de-vie et se prépara à l'événement qu'il avait devant lui.

De toutes les aventures hasardeuses dans lesquelles l'agent s'était trouvé engagé, celle-ci n'était pas la moins hasardeuse. Il allait s'aventurer à bord d'un vaisseau inconnu dont le capitaine avait une très mauvaise réputation, et dont l'équipage se modelait sans doute sur les mœurs de son patron. C'était parmi ces gens-là qu'il allait se jeter dans l'espoir de capturer un criminel dont la position, s'il était pris, était si désespérée qu'il ne devait pas vraisemblablement hésiter, dans le choix des moyens qui pouvaient l'empêcher d'être arrêté. Mais ce n'est pas le premier cas où les chances fussent contre l'agent, et il envisageait la possibilité d'être jeté par-dessus le bord dans une lutte corps à corps avec Joseph Wilmot avec autant de calme que si la mort par submersion était la fin naturelle de l'homme.

Une seule fois, et tandis que debout à la proue du bateau il regardait le point à l'horizon. M. Carter porta la main à la poche de côté de son vêtement où était caché le plus joli et le plus nouveau revolver du monde. Mais à part ce geste, presque involontaire, rien ne vint révéler qu'il songeait au danger qui l'attendait.

La lune étincelait dans un ciel sans nuages, et le bateau pêcheur fendait l'eau tandis que les solides avirons semblaient battre la mesure d'une hymne sans paroles. Par ce beau clair de lune, les voiles du *Corbeau* devenaient plus blanches et plus larges à chaque coup des avirons qui faisaient bondir si légèrement la *Jolie Folly* sur la surface bleue de la mer.

En voyant le bateau gagner le navire de vitesse, M. Carter apprit sa mission aux deux jeunes gens et leur dit à quel titre il courait après le fugitif.

"Je peux compter sur vous en cas de besoin, hein, mes enfants ? demanda-t-il.

—Oui, répondirent les jeunes gens, vous pouvez compter sur nous jusqu'à la mort."

Leur courage semblait augmenter à l'approche du danger, surtout lorsque M. Carter leur donna à entendre qu'il pourrait bien y avoir une prime pour chacun d'eux, pour les récompenser de leur participation à la capture d'un malfaiteur.

Ils coururent une bordée parallèlement au vaisseau noir et de méchant aspect. Puis M. Carter se dressant dans le bateau, cria :

"Yo-ho ! du navire, ho !"

Sa voix retentit au loin sur l'eau étincelante.

Un homme, la pipe à la bouche, passa la tête par-dessus le bord.

"Hello ! quel est ce bateau ? demanda-t-il d'un ton furieux.

—Je veux parler au capitaine, fut la réponse.

—Qu'est-ce que vous lui voulez ?

—C'est mon affaire.

Un autre homme à visage sombre, ayant aussi une pipe à la bouche, passa sa tête par-dessus le bord, et, retirant sa pipe de sa bouche, s'adressa à l'agent :

"Mille diables !... qu'est-ce qui vous prend de venir nous accoster ? S'écria-t-il. Allons, au large ! ou je vous passe sur le corps.

—Oh ! que non pas, M. Spelsand, répondit un des

deux pêcheurs ; vous y regarderez à deux fois. Est-ce que vous avez oublié que vous êtes passé en jugement pour avoir aidé à la fuite de John Bowman, l'employé qui avait volé la Compagnie d'assurance du Yorkshire ? Avez-vous oublié que vous avez été arrêté pour votre peine ?"

M. Spelsand donna un ordre au timonier et le vaisseau vira de bord brusquement, si brusquement, que si les deux jeunes gens n'avaient pas été aussi bons marins, ils eussent fait très intime connaissance, ainsi que M. Carter, avec l'élément qui les entourait. Mais les deux jeunes gens étaient d'excellents matelots et, de plus, ils étaient aux allures du capitaine Spelsand, du *Corbeau*, aussi, au moment où le noir vaisseau vira de bord, ils coururent une bordée au large et ils accueillirent par un éclat de rire la manœuvre de leur adversaire.

"Je vous conseille de mettre en panne et de me laisser monter à votre bord, dit l'agent, tandis que le bateau dansait sur les vagues. Vous avez donné refuge à un gentleman contre lequel j'ai un mandat d'amener. S'il lui importe peu que je l'arrête maintenant ou à son arrivée à Copenhague, puisque dans tous les cas il ne peut m'échapper, il peut vous importer beaucoup à vous, capitaine Spelsand, si vous résistez à mon autorité."

Le capitaine hésita un instant, tout en tirant quelques bouffées précipitées de sa pipe.

—Montrez-nous votre mandat," dit-il enfin d'un ton rogue.

L'agent était parti de Scotland-Yard avec un mandat pour l'arrestation d'un meurtrier. Il fit passer ce document au capitaine du *Corbeau*, et ce gentleman, qui était loin d'exceller dans les arts peu maritimes de la lecture et de l'écriture, tourna et retourna le parchemin en l'examinant d'un air réfléchi à la lumière de la lune.

Il y put voir un formidable appareil de mots et de fioritures, et il fut convaincu que c'était bien le véritable et menaçant document.

"Vous pouvez monter, dit-il. Après tout, ce qu'il y a de plus sûr, c'est que ce n'est pas à moi que vous en voulez."

Le capitaine du *Corbeau* dit ces paroles avec un air de résignation sublime, et, l'instant d'après, l'agent escaladait la muraille du vaisseau à l'aide d'une corde jetée par un des matelots.

Un des pêcheurs suivit M. Carter, et, avec ce puissant allié, M. Carter se sentit assez fort pour affronter tous les dangers.

"Si vous voulez bien me prêter une lanterne, dit l'agent, je vais jeter un petit coup d'œil en bas."

Ce ne fut pas de bonne grâce que ce désir fut exécuté, et il fallut que M. Carter exhibât une seconde fois son mandat pour obtenir une petite lampe fumeuse. A l'aide de cette faible lueur, il tourna le dos à la charmante lumière de la lune et descendit dans un entre-pont très bas de plafond, sombre et malpropre, et garni de cadres aussi noirs et repoussants, et possédant aussi peu d'attraction que les compartiments destinés à recevoir les corps dans un caveau funéraire.

Il y avait trois hommes endormis dans ces cadres, et M. Carter examina les trois dormeurs avec autant de calme que s'ils eussent été réellement les hôtes d'un caveau mortuaire. Parmi eux, il vit un homme dont le visage était tourné vers la paroi de l'entre-pont, mais il avait un habit bleu fourré et une casquette également fourrée, garnie d'oreillettes et attachée sous son menton.

L'agent saisit cet homme par le collet de son habit et le secoua rudement.

"Allons ! debout, maître Joseph Wilmot, dit-il. Vous m'avez assez fait courir après vous ; mais je vous tiens, enfin."

L'homme sortit de son cadre et se tint dans une attitude ramassée ; car la cabine n'était pas assez élevée pour lui et il envisagea M. Carter.

"Qu'est-ce que vous dites, maître fou que vous êtes ?... dit-il. Qu'y a-t-il de commun entre moi et Joseph Wilmot ?"

L'agent n'avait pas lâché le collet de son prisonnier. Les deux hommes se regardaient face à face,

mais ne se voyaient que faiblement à la lueur de la lampe fumeuse. L'homme au vêtement fourré montrait deux rangées de dents féroces, découvertes jusqu'aux gencives par un sourire narquois.

"Pourquoi me tirez-vous de mon sommeil ? demanda-t-il. Pourquoi me brutalisez-vous de la sorte ? Vous me payerez cela, mon beau monsieur. Vous êtes l'agent de la police de sûreté, n'est-ce pas ? Un rusé, par conséquent, et vous m'avez suivi depuis le comté de Warwick et découvert ici, enfin, après des peines énormes ? Mais dites-moi, mon maître, pour quoi n'avez-vous pas arrêté le gentleman que vous avez trouvé à la maison ? Pourquoi n'avez-vous pas suivi ce pauvre homme estropié qui était à Vert-Cottage, près Lusford, et qui a habillé sa jolie fille en servante, et qui a joué une petite comédie pour vous faire courir aux antipodes, mon beau mouchard, tout fin que vous êtes ? Arrêtez-moi, monsieur l'agent ; empêchez-moi d'améliorer mon éducation et mon esprit par de lointains voyages ; allez, ne vous gênez pas, monsieur l'agent. Ça fera un joli petit procès pour arrestation illégale, voilà tout."

Il y avait dans le ton gouaillier de cet homme quelque chose qui trahissait bien la nature du bandit. M. Carter grinça des dents dans une rage silencieuse.

Trompé par une jeune servante la tête enveloppée d'un mouchoir ! Envoyé sur une fausse piste pendant que le criminel gagnait le large tout à son aise ! Raillé, dupé et trompé, après vingt ans de service ! C'était dur.

"Ce n'est pas Joseph Wilmot, murmurait M. Carter.

—Pas plus que toi, fiston," répondit avec insolence le voyageur.

Les deux hommes étaient là, face à face. Il y eut dans ce ton insolent quelque chose qui éveilla un souvenir confus dans l'esprit de l'agent et le fit tressaillir. Il éleva tout à coup la lampe, toujours en fixant son prisonnier et en murmurant presque involontairement :

"Ce n'est pas Joseph Wilmot !"

Les rayons de la lampe frappèrent brusquement les yeux de l'homme.

"Non, s'écria l'agent d'un ton de triomphe, non, tu n'es pas Joseph Wilmot, mais tu te nommes Stephen Vallance, Steeve... le mauvais drôle, le faussaire, l'homme évadé de l'île Norfolk après le meurtre d'un de ses géoliers... c'est toi qui lui as fait sauter le crâne avec une barre de fer... si j'ai bonne mémoire. Ah ! maître Vallance, vous avez su vous dérober longtemps à nos recherches, mais je vous tiens, et il y a une prime pour qui vous appréhendera. Au moins je n'aurai pas fait mon voyage pour rien !"

L'agent voulut saisir de l'autre main le collet de M. Vallance, mais celui-ci repoussa violemment la main levée, et s'arrachant à l'étreinte de son ennemi, se précipita par l'escalier de l'entre-pont.

M. Carter courut après lui.

"Arrêtez cet homme ! cria-t-il à l'un des pêcheurs, arrêtez cet homme !"

Il est probable que l'instinct de la conservation seul poussa Stephen Vallance à agir de la sorte, quoiqu'il n'y eût aucun moyen de s'enfuir du navire, sinon avec l'aide d'un bateau. Il ne fallait pas songer à se sauver à la nage. En se dérobant à l'étreinte de l'agent, il vit un des pêcheurs s'élançant sur lui d'une autre partie du pont. Ainsi traqué et ébloui peut-être par le passage soudain de l'obscurité à la grande lumière, il se recula vers une ouverture dans la muraille du vaisseau, perdit l'équilibre et tomba lourdement à l'eau.

Le pont fut en révolution, et un cri partit de toutes les poitrines au moment où l'équipage se précipita sur le bord.

"Sauvez-le, cria l'agent. Il a autour du corps une ceinture pleine de diamants."

M. Carter disait cela au hasard, car il ignorait lequel des deux hommes possédait la ceinture au diamants.

L'un des pêcheurs retira sa chaussure et piqua une tête dans l'eau. L'équipage regarda avec anxiété les deux têtes qui surnageaient sur les vagues éclairées

par la lune et les bras qui s'agitaient dans l'eau. La force du courant emporta les hommes loin du navire.

Pendant quelques instants on ne sut que penser. Le schooner, immobile tout à l'heure, semblait fuir devant une brise fraîche qui s'était levée. Enfin on entendit un cri, et une tête parut au-dessus de l'eau, avançant rapidement vers le vaisseau.

"Je le tiens ! cria le pêcheur ; je le tiens par la ceinture."

Il se rapprochait du vaisseau, fendant l'eau vigoureusement d'une main et de l'autre supportant un fardeau.

"La ceinture s'est rompue et il coule !" s'écria-t-il.

La ceinture s'était rompue, en effet. Une petite lueur vive scintilla, éclairée par la lune, et fit l'effet de gouttes d'eau tombant d'une fontaine. Ces gouttes étincelantes, qui ressemblaient à celles qui s'échappent d'une fontaine, c'étaient quelques-uns des diamants achetés par Joseph Wilmot et ; Stephen Vallance, autrement dit Steeve le drôle, autrement dit Herr von Volterchoker, autrement dit M. Vernon disparut à tout jamais dans les profondeurs de la mer.

LXII

DÉCOURAGEMENT

La *Jolie Polly* revint au petit jour au port de Kingston sur Hull, ayant à son bord M. Carter, transi et découragé, pour ne pas dire humilié de son insuccès.

Avoir été joué par une jeune fille, dont le dévouement pour le misérable qu'elle appelait son père l'avait transformée en héroïne ; être tombé aussi facilement dans le piège qu'on lui avait tendu, tout en ayant la conviction intime de sa propre habileté, était au moins décourageant pour un agent de première classe du service de sûreté.

"Et ce drôle de Vallance, songeait M. Carter, qui va s'imaginer de se noyer pour me jouer un mauvais tour. C'eût été un dédommagement pour moi de le ramener. J'en aurais pu tirer quelque profit. Mais, non ! il a préféré tomber à l'eau plutôt que de m'être agréable."

Il ne restait plus à M. Carter qu'à revenir directement à Lisford, et recommencer la partie avec toutes les chances contre lui.

"Quoi que je fasse, pensait-il, Joseph Wilmot aura toujours quarante-huit heures d'avance sur moi, et il n'est rien qu'il ne puisse faire dans ces conditions-là, s'il garde son sang-froid et s'il ne commet pas les folies que font volontiers les gens de la sorte quand il leur arrive une chance pareille. Quoi qu'il advienne cependant, je ne le lâcherai pas, et ce sera bien extraordinaire s'il réussit à m'échapper, car je suis surexcité, ma réputation dépend de mon succès, et je me soucie-rais autant de traverser l'Atlantique pour le rejoindre que de passer le pont de Waterloo."

Il faisait froid lorsque, au petit jour, la *Jolie Polly* vint s'amarrer aux degrés de granit qui terminaient le quai. Le temps était glacial, et M. Carter était mouillé ses vêtements étaient malpropres et sa barbe longue lorsqu'il monta d'un pas rapide les marches humides conduisant au quai. Il donna aux deux jeunes pêcheurs les cinq livres qu'il leur avait promises et les laissa s'applaudissant de leur besogne nocturne, si pauvre de gloire qu'elle fût.

Il n'était pas possible de se procurer de voiture à cette heure matinale ; aussi M. Carter fut-il obligé de se rendre à pied du quai à la gare, où il comptait retrouver M. Tibbles, ou, tout au moins, avoir des nouvelles de ce gentleman. Il ne fut pas déçu, car, quoique la gare eût un aspect lugubre et eût à peine commencé à donner signe de vie pour effectuer le départ d'un train de marchadises, il trouva son fidèle compagnon promenant mélancoliquement dans un désert de voitures vides et de machines éteintes, la pâleur cadavéreuse de son visage relevée cependant par un nez rougi par la bise.

M. Thomas Tibbles n'était pas précisément d'une

charmante humeur par cette froide matinée. Il agitait les bras et battait la semelle, et il continua ces deux exercices tout en causant avec son supérieur d'un air irrespectueux, sinon moqueur.

"Vous me faites jouer un joli jeu, dit-il d'un ton vexé. Vous m'avez dit de veiller à la gare et que, dans le courant de la journée, vous viendriez me prendre et que nous dînerions convenablement ensemble à l'hôtel de la gare. Oui, va-t'en voir s'ils viennent ! continua M. Tibbles avec une ironie amère dans la voix et dans le regard.

—Allons ! allons, Sawney, ne prenez pas mal la chose, dit M. Carter d'un ton carressant.

—Je voudrais bien savoir où est celui qui la prendrait bien ? répondit Tibbles indigné. Vous auriez eu affaire à un ange, ce qui heureusement n'est pas possible, car ça serait la ruine de la profession, vous auriez eu affaire à un ange qu'il aurait perdu patience s'il avait enduré ce que j'ai enduré. Poser dans cette gare exposée à tous les vents et où il y a assez de courants d'air pour faire croire à un ignorant que la rose des vents a au moins dix-sept divisions ! Poser là, guettant les trains les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à guetter que les commissionnaires ou les bagages, ou bien passer son temps au café de l'hôtel là-bas pour savoir l'heure du train suivant, et tout cela pour tenir la parole qu'on a donnée à son patron, c'est la plus amère des dérisiones."

M. Carter emmena son subordonné outré au café de de l'hôtel de la gare, où M. Tibbles avait loué une chambre pour la nuit, et où il avait pris quelques instants de repos dans l'intervalle séparant l'arrivée du dernier train du départ du premier du lendemain. L'agent fit apporter un déjeuner substantiel, qu'il fit précéder de deux verres d'excellent cognac, et, sous l'influence du jambon, des œufs, des côtelettes de mouton, d'une sole au gratin et de café bouillant, le calme ne tarda pas à se rétablir dans l'esprit de M. Tibbles.

M. Carter expliqua brièvement à son compagnon qu'il avait perdu son temps et sa peine à suivre une fausse piste et qu'il fallait abandonner l'entreprise. Sawney-Tom accueillit ces nouvelles avec force grimaces de dents et mordillements des lèvres, et avec une expression de doute dans son œil rouge et terne. Il accepta cependant la récompense que lui offrit son patron et convint de retourner à Londres par le train de dix heures.

"Et maintenant, quoi que j'entreprenne pour mener cette affaire à bien, je l'entreprendrai sans secours étranger," se dit M. Carter à lui-même.

Le soir du même jour, à cinq heures, l'agent se trouvait de nouveau à la station de Shorncliffe. Il prit une voiture et se fit conduire rapidement au cottage de Lisford.

La jolie petite habitation d'officier de marine était absolument dans le même état où M. Carter l'avait laissée, excepté qu'à une des fenêtres supérieures était fixée une large pancarte annonçant que la maison était à louer, meublée, et qu'on pouvait se procurer tous les renseignements chez M. Hogson, épiciier à Lisford.

M. Carter se prit à siffler.

"L'oiseau est envolé, dit-il à voix basse ; il n'était pas probable qu'il aurait attendu ici qu'on vint le prendre."

L'agent sonna une fois, deux fois, trois fois ; mais on ne répondit pas à son appel. Il longea la haie qui bordait le jardin du côté des communs, où il y avait une petite porte de bois fermée au cadenas, mais si basse qu'il l'escalada facilement et pénétra au milieu des haies d'aubépines, des petites allées sablées et des plates-bandes de fraisiers odorants qui avaient fait longtemps les délices de l'officier de marine. M. Carter regarda par les fenêtres qui ouvraient sur le derrière de la maison, et il n'aperçut que des chambres vides. Il écouta, et il n'entendit aucun bruit de pas ou de voix. Les volets étaient ouverts, et il pouvait apercevoir les murailles dégarnies des chambres, les foyers sans feu, et cet aspect particulièrement froid qui est le propre des habitations inoccupées.

(A suivre)

Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

15.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer les potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, puddings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.